

Juin 2017

clonline.org

« Nous n'avons
jamais rien
vu de pareil ! »

(Mc 2, 12)

**Triduum pascal
de CL-Lycée
Rimini, le 13-15 avril 2017**

Message de salutations, Julián Carrón

15 avril 2017

Bien chers amis,

Je pense à chacun de vous, dominé par le désir de grandir.

Grandir signifie prendre sa vie en main.

Mais cela n'est pas toujours simple. Parfois, en effet, il nous prend l'envie de revenir en arrière.

C'était plus confortable, moins difficile, quand c'étaient les autres qui pensaient à affronter les problèmes pour nous.

Souvent, la question revient : est-ce que je veux vraiment grandir ou est-ce que je préfère rester enfant ?

Pour seconder le désir de grandir il faut un amour, une passion envers soi-même.

Vivre à la hauteur de notre désir implique un engagement.

Et ce n'est que pour les audacieux, comme je vous le dis souvent ; c'est pour ceux qui souhaitent être protagonistes en première personne, sans déléguer leur liberté aux autres.

C'est moi qui veux découvrir toute la beauté de la vie, toute l'intensité que peut atteindre ma vie.

Découvrir cela, nous rappelle don Giussani, « n'est un objectif possible que si l'on prend au sérieux la vie », sans rien exclure : « Amour, études, politique, argent, même la nourriture et le repos, sans rien oublier, ni l'amitié, ni l'espérance, ni le pardon, ni la colère, ni la patience. »

La raison de cette audace est la certitude inébranlable de don Giussani pour qui « chaque geste nous fait avancer d'un pas vers notre destinée » (*Le sens religieux*, p. 62-63).

Quel frisson que de se lever chaque matin animé par la curiosité de découvrir comment chaque geste peut être un pas vers notre destinée, quel que soit le défi à relever !

Nous pouvons le faire uniquement parce que nous sommes certains d'avoir un compagnon de chemin tel que Jésus. « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (*Mt 28, 20*).

En sa compagnie, nous pouvons oser affronter n'importe quel défi, comme nous le témoigne quelqu'un qui n'a pas eu peur de grandir, le pape François : « Ne nous laissons pas emprisonner par la tentation de rester seuls et découragés à pleurer sur nous-mêmes pour ce qui nous arrive ; ne cédon pas à la logique inutile et peu concluante de la peur, à nous répéter, résignés, que tout va mal et que rien n'est plus comme autrefois. Il s'agit là de l'*atmosphère du tombeau* ; le Seigneur désire au contraire ouvrir la voie de la vie, celle de la rencontre avec Lui, de la confiance en Lui, de la *résurrection du cœur*, la voie du "Lève-toi ! Lève-toi, viens dehors !" Voilà ce que le Seigneur nous demande et Il est à nos côtés pour le faire » (*Homélie à Carpi*, 2 avril 2017).

Joyeuses Pâques !

Votre ami Julián

Introduction, Pigi Banna

Jeudi 13 avril, le soir

« Combien ne faut-il pas que je sois grande, mon ami »

(C. Péguy)

« Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » Comme nous désirons pouvoir le dire à la fin de ces journées ! Mais nous avons un désir encore plus grand : que nous puissions dire, déjà demain matin en nous regardant dans le miroir comme en considérant notre vie toute entière dans cinquante ans : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » Une vie unique, spéciale, grande.

C'est le même désir qu'avait une jeune fille de votre âge, Marie. Dès qu'elle a reçu l'annonce de l'ange, lorsqu'elle a dit : « Qu'il me soit fait selon Ta parole »,¹ pas un seul jour n'a passé sans qu'elle ne répète : « Je n'ai jamais rien vu de pareil ! » Ces jours-ci, nous avons aussi ce même désir. Il suffit de demander à avoir la même disponibilité simple de cette jeune fille, puis Dieu fera le reste dans notre vie, car « pour lui rien n'est impossible ».²

Prions l'*Angélus*.³

Angélus

« MÊME L'AMI QUI AVAIT MA CONFIANCE M'A FRAPPÉ DU TALON. » (Ps 40, 10)

Je vous souhaite la bienvenue ! Soyez vraiment les bienvenus, je ne le dis pas par formalisme ! Soyez les bienvenus, parce que nous vous attendions ici, dans un lieu où nous pouvons enfin ne pas nous sentir esclaves du jugement des autres, de ceux qui se font appeler « amis » et ne le sont pas vraiment, dans un lieu où nous ne sommes pas obligés d'être à la merci de nos résultats scolaires ou des attentes des adultes. Ici, nous pouvons enfin être libres de tous ces esclavages [?] ici, nous sommes accueillis pour ce que nous sommes [?], des esclavages qui nous laissent toujours plus dans l'incertitude et seuls.

Pourtant, sommes-nous sûrs de nous en sortir ? Sommes-nous vraiment sûrs qu'en fin de compte la vie n'est pas une arnaque ? Êtes-vous vraiment sûrs que je ne me moque pas de vous ? Comme l'écrit dramatiquement l'une de vous : « Comment puis-je tendre l'autre joue à un père qui est absent de ma vie ? Comment puis-je vivre de cet amour que j'ai vu mais qui est constamment enseveli sous la haine et l'insécurité ? »

La question de notre amie est dramatique et radicale, de même que beaucoup de vos questions qui nous sont arrivées avant ce Triduum pascal. La question est de savoir si nous sommes vraiment sûrs qu'en fin de

¹ Cf. Lc 1, 38.

² Cf. Lc 1, 37.

³ Les prières, les chants et la plupart des textes cités sont présents dans le livret qui a été distribué pendant le Triduum pascal de CL-Lycée (Rimini, 13-15 avril 2017) : « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* » [Nous n'avons jamais rien vu de pareil !], [qui peut être téléchargé au format PDF depuis le site de CL.](#)

compte la vie nous attend, comme le chante Fiorella Mannoia (« *Qu'elle soit bénie* »), quand nous voyons nos parents nous abandonner pour construire leur propre avenir, des adultes toujours plus cyniques, n'ayant guère d'espoir que nos désirs puissent se réaliser. En sommes-nous sûrs quand des amitiés ou des amours qui nous promettent tant et encore plus nous font tout à coup nous effondrer, monter et descendre au gré des montagnes russes de nos émotions ? Sommes-nous vraiment sûrs que nous ne nous moquons pas les uns des autres quand nous disons que notre vie est spéciale, que nous pouvons dire de notre vie : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » ? N'est-ce pas plutôt vrai, comme l'écrit d'un de vous (le lire a suscité en moi un grand élan de compassion) que notre vie est comme une roue de secours qui pourra parfois être utilisée par l'un, exploitée par un autre, puis abandonnée ?

Comme le dit don Giussani, voilà ce qui « caractérise l'homme aujourd'hui : le doute quant à l'existence, la peur d'exister, la fragilité de la vie, l'inconsistance de soi, la terreur de l'impossibilité ; l'horreur de la disproportion entre soi et l'idéal ».⁴

Parce que nous dépendons de l'opinion des autres (amis, parents, enseignants), devant une mauvaise note, devant un devoir en classe ou devant le message inattendu d'un ami, comme le dit l'une de vous (dans un poème que vous trouverez à la page 6), « nous sommes fragiles / à la merci d'évènements incontrôlables ».⁵ On est bien loin d'être libre du jugement des autres ! Au contraire, ce qui caractérise peut-être notre temps est précisément ce manque de tendresse envers nous-mêmes, tiraillés d'un côté et de l'autre par les prétentions de tous, par les attentes de tous, inquiets que nous sommes de ne décevoir personne. Mais en fin de compte est-ce que nous nous aimons encore un tout petit peu ?

Il semble que ce soit notre pauvre moi qui doive porter les conséquences de toutes ces prétentions. Giorgio Gaber le décrit de manière ironique, sympathique, mais aussi tragique, dans la chanson *L'odore* [L'odeur].⁶ Il pense avoir réalisé son rêve, il va avec sa petite amie au bord d'un lac ; une situation romantique se crée ; il l'attendait peut-être depuis longtemps. Mais, à un moment donné, il sent une puanteur terrible : c'est peut-être ce coin-là. Alors il prend courage, il interrompt ce moment romantique et se déplace à un autre endroit. Il lui faut un peu de temps pour recréer la même atmosphère avec son amie. Encore cette puanteur ! C'est elle qui sent mauvais ! Alors il cherche à ne pas y faire attention, il l'embrasse pour lui boucher le nez ! Mais il n'y a rien à faire, si bien qu'il doit renoncer à ce rêve. Il rentre chez lui, résigné, ferme la porte derrière lui et pousse un soupir de soulagement. Mais il sent encore cette puanteur. Il la porte en lui ! C'est lui qui sent mauvais ! Et il n'arrive pas à s'en défaire. Voilà la chose la plus terrible de notre époque : penser que c'est nous qui sommes défectueux, non pas que les autres attendent trop de nous et ne nous comprennent pas, mais que c'est nous qui ne sommes pas adaptés, sans éprouver la moindre tendresse envers nous-mêmes. À la page 5 du livret, don Giussani dit : si quelqu'un nous écrasait le gros orteil dans le bus, nous serions tout de suite prêts à crier, à nous fâcher avec cette personne, mais si l'on nous dit que nous n'allons pas bien, que nous ne sommes pas bien habillés, que nous avons dit ce qu'il ne fallait pas, nous nous

4 L. Giussani, in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », Gioventù Studentesca – Triduo Pasquale 2017, p. 4.

5 *Ibidem*, p. 6.

6 *Ibidem*, p. 5.

sentons mourir de l'intérieur.

Penser que notre humanité soit irrémédiablement défectueuse, toujours inadaptée, jamais à la hauteur des prétentions des autres, est la grande inhumanité de notre temps : c'est « faire disparaître le moi », comme le dit don Giussani.⁷ Quand on nous dit que nous n'allons pas bien, nous sommes loin de crier ! C'est comme si nous étions dans un de ces cauchemars où la peur nous saisit et où nous voudrions crier mais le souffle nous manque, la voix ne sort pas. C'est la trahison la plus grande que l'on puisse nous infliger. Voilà en effet la chose la plus inhumaine de notre temps : ce n'est pas tellement le fait de ne pas y arriver, mais plutôt d'être face à quelqu'un qui nous dit : « Tu n'es pas capable ».

Alors, comme l'écrit l'un de nous, la tentation nous saisit de renoncer à des désirs trop grands, de renoncer à chercher ce « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! », parce que le fait de nous poser des questions trop grandes, d'avoir des désirs trop grands nous déçoit ensuite et ne nous fait que souffrir. C'est ainsi que nous finissons par nous laisser dévorer par l'apathie de la vie quotidienne.

Cette grande insécurité, cette grande peur d'être tout simplement nous-mêmes, est issue de la perception, comme l'écrit Etty Hillesum, que personne ne « te sera reconnaissant pour cette lutte ou, pour le dire encore mieux, à qui importera-t-elle ? »⁸ En effet, que la vie soit une arnaque peut encore rester une question théorique, comme le disait une très chère amie de Rome, parce que nous pouvons encore en parler. Mais quand je m'aperçois que non seulement mon papa, non seulement mon prof (dont je peux me fichier), non seulement ma petite amie car on peut en trouver d'autres mais que même l'ami en qui j'avais confiance me trahit, c'est-à-dire qu'il pense que je suis défectueux, que tout mon moi, tel qu'il est, le gêne (si bien qu'il vaut mieux ne pas dire certaines choses, ne pas toucher certains sujets, ne pas prononcer certaines phrases), alors on éprouve la plus grande douleur dont un homme peut faire l'expérience : la trahison d'un ami.

Songez au fait que ce soir nous faisons mémoire du moment où Jésus s'est rendu compte que l'un des douze qu'il avait aimé le plus au monde, Judas, un de ceux à qui il avait tout donné, était sur le point de le trahir. Pour Judas, la présence de Jésus n'était plus fascinante, aimable, mais elle était devenue gênante. Jésus s'aperçoit que, pour cet ami, il vaut mieux qu'il meure.

Écoutons le récit du moment où Jésus s'aperçoit de la trahison de Judas, telle qu'elle est décrite par les paroles de l'évangéliste Jean. Songeons aussi à toutes les fois où nous aussi nous sommes sentis trahis, où nous nous sommes découverts sans visage parce que nous n'avions plus d'amis, songeons à toutes les fois où nous avons senti notre moi disparaître, où nous n'avons pas eu la moindre tendresse envers nous-mêmes parce que nous nous sentions trahis.

« Jésus fut bouleversé en son esprit, et il rendit ce témoignage : “Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous me livrera.” Les disciples se regardaient les uns les autres avec embarras, ne sachant pas de qui Jésus parlait. Il y avait à table, appuyé contre Jésus, l'un de ses disciples, celui que Jésus aimait. Simon-Pierre lui fait signe de demander à Jésus de qui il veut parler. Le disciple se penche donc sur la poitrine de Jésus et lui dit : “Seigneur, qui est-ce ?” Jésus lui répond : “C'est celui à qui je donnerai la bouchée que je vais tremper

⁷ *Ibidem*, p. 5.

⁸ *Ibid.*

dans le plat.” Il trempe la bouchée, et la donne à Judas, fils de Simon l’Iscariote. Et, quand Judas eut pris la bouchée, Satan entra en lui. Jésus lui dit alors : “Ce que tu fais, fais-le vite.” »⁹

Quand nous nous sentons trahis par un ami, nous sentons un abîme se creuser en nous et nous nous découvrons sans visage. Écoutons le chant.

Il mio volto

« QUE VOTRE CŒUR NE SOIT PAS BOULEVERSÉ » (JN 14, 1)

« Seulement quand je me rends compte que tu es, / comme un écho je réentends ma voix »¹⁰ Il est donc possible de ne pas succomber à la trahison, à la déception, et de recommencer à éprouver un peu de tendresse envers nous-mêmes ! Nous n’avons pas besoin d’un effort de notre part, de suivre un cours pour renforcer notre amour-propre ou de nous améliorer ; nous avons besoin de nous rendre compte qu’il y a quelqu’un dans ce monde (un seul suffit !) qui n’exige pas que je sois un super-héros et qui, à la première erreur que je commets, ne m’abandonne pas ni ne m’exclut de son circuit. J’ai besoin de quelqu’un qui me regarde pour ce que je suis, de quelqu’un que je puisse rencontrer, toucher, embrasser. Comme le disent les Chainsmokers dans cet extrait : « Je ne cherche pas une personne / aux super-pouvoirs, un super-héros, / une histoire d’amour de rêve, / mais plutôt quelque chose vers lequel je puisse me tourner, / quelqu’un que je puisse embrasser ». ¹¹

L’une de vous décrit cela avec une lucidité extrême : « En ce moment, je veux un nouveau téléphone, une guitare électrique, un tatouage, un piercing, de l’argent, de la drogue, me faire percer une deuxième fois l’oreille droite aussi et rencontrer mes idoles. Et quand j’aurai eu tout cela ? Je me plaindrai parce que mon nouveau portable vieillit, parce que ma guitare électrique n’est pas parfaite car je ne sais pas en jouer divinement, parce que mon tatouage est petit et que j’en veux un autre, parce que je n’ai plus d’argent et que j’en veux encore, parce que la drogue est chère et que je n’ai pas d’argent et que je l’ai finie, parce que je veux me faire percer les oreilles une troisième fois [quelles oreilles !], d’abord à gauche puis à droite. Et puis [attention, ce passage est génial !], après que j’aurai rencontré mes idoles une seule fois, ils m’auront oubliée. Qu’est-ce que je veux ? Moi... moi... je veux que... que... je veux qu’on m’aime, je veux être regardée, je veux être aimée. »

Quand je me rends compte qu’il y a quelqu’un qui n’est pas comme les idoles – qui m’élèvent, me font tant me dépenser puis qui m’enfoncent –, qu’il y a quelqu’un qui m’aime telle que je suis, alors seulement je renais. Je suis aimé et regardé pour ce que je suis, sans être oublié. Seule la rencontre avec un ami qui ne nous trahit pas et qui nous dit : « Que votre cœur ne soit pas bouleversé », nous fait repartir.

C’est ce qui est arrivé à cette femme : elle avait une maladie qui lui provoquait des saignements continuels depuis douze ans. Elle n’avait pas dépensé son argent en tatouages, pour se percer les oreilles, en

⁹ Jn 13, 21-27.

¹⁰ A. Mascagni, « Il mio volto » [Mon visage], in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 6.

¹¹ Chainsmokers feat. Coldplay, « Something just like this » [C’est précisément ce que je souhaite], in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 8.

guitares électriques (aussi parce qu'elle vivait à une autre époque), mais elle avait dépensé tout son argent pour payer des médecins, et nul ne l'avait guérie. Songez-y : après douze ans, quel sentiment d'échec, de trahison portait-elle en elle ! Elle se sentait trahie : non seulement par les médecins, mais surtout par la vie. Qui plus est, dans le pays où elle vivait, ce genre de maladie était une sorte de malédiction divine, si bien qu'elle devait rester loin de la ville et ne toucher personne pour ne pas contaminer quelqu'un. En bref, elle était exclue, refusée. Trahie par la vie, par ses amis, par son peuple et par son Dieu lui-même.¹² Notamment dans un entretien de ce matin, le pape François parle de cette femme et dit que c'était une exclue, une rejetée par la société.

Cette femme (qui pourrait être chacun de nous) apprend que dans sa région est arrivé un homme capable de guérir toutes les maladies et qui n'est scandalisé par aucun mal. Cet homme est Jésus. Que se passe-t-il alors ? Cette femme brave tous les interdits : l'interdiction d'entrer en ville, l'interdiction de toucher qui que ce soit. Le jugement des autres ne l'intéresse pas. Elle a un seul désir lorsqu'elle pense à cet homme : être guérie. Elle pense : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée ». ¹³ Pensez-y, la présence de cet homme a fait sauter tous les bouchons des trahisons et a fait exploser le désir de cette femme : « Si seulement je parviens à le toucher... » : si seulement tu arrives à le contaminer ! Elle risque le tout pour le tout, en allant toucher le plus pur de tous, Jésus, risquant la mort. Son désir est totalement réveillé par la personnalité de Jésus.

Ainsi, lorsque nous rencontrons quelqu'un que nous ne scandalisons pas, lorsque nous rencontrons quelqu'un qui nous dit : « Que votre cœur ne soit pas bouleversé », ¹⁴ quand nous tombons sur quelqu'un qui n'exige rien de nous et qui ne nous trahit pas, mais qui au contraire réveille tous nos désirs, ressurgit cet « amour déréglé de vivre » que nous portons en nous, comme l'appelle Lucrèce, cet « amour déréglé de vivre [qui] nous impose ce joug », qui nous fait « trembler si fort dans les alarmes ». ¹⁵ Nous avons envie de lui crier : « Aide-moi ! », « Guéris-moi ! », « Je veux rester avec toi ! »

Vous êtes vraiment les bienvenus ici ce soir parce que nous sommes dans un lieu où nous pouvons crier : « Aide-moi ! » sans craindre de « contaminer » les autres ici présents. C'est ce désir d'être guéris qui nous fait crier : « Aide-moi ! » qui est notre vraie nature. Enfin, nous ne nous sentons pas comme quelqu'un parmi les autres ; enfin ressurgit le désir d'être spéciaux, de sortir de la masse anonyme, comme l'écrit le penseur polonais Abraham J. Heschel : même si « aux yeux du monde je suis un homme moyen, pour mon cœur je ne le suis pas ». ¹⁶ Ce cœur, qui aux yeux des autres n'est que quelque chose de moyen, se réveille, se ranime. Ce cœur qui est dans chacun de nous, ce cœur existe (il existe !) et il veut crier : « Aide-moi ! ». Sans avoir peur de nous-mêmes, avec une tendresse renouvelée envers notre humanité, cherchons à faire ressortir de nouveau

¹² Cf. « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 7.

¹³ *Mc* 5, 28.

¹⁴ *Jn* 14, 1.

¹⁵ « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 8.

¹⁶ *Ibid.*

notre cœur en écoutant les paroles de la chanson de Giorgio Gaber *Il desiderio* [Le désir].

Il desiderio

« CE N'EST PAS VOUS QUI M'AVEZ CHOISI, C'EST MOI QUI VOUS AI CHOISI » (Jn 15,16).

Comme cette femme malade, nous avons en nous le moteur qui fait bouger le monde, qui nous sauve de l'ennui, qui empêche à notre vie de se réduire à une liste de choses à faire et qui en fait au contraire quelque chose de jamais vu auparavant. Pour cette raison, nous sommes tous les bienvenus ce soir, parce que nous avons trois jours à notre disposition où nous pouvons librement exprimer tout notre désir, sans avoir peur des jugements de qui que ce soit, et où nous pouvons crier, comme cette femme : « Aide-moi ! ».

Il n'y a pas que des catholiques parmi vous, il y a des personnes qui appartiennent à d'autres religions, il y a aussi des personnes qui ne croient pas ; néanmoins, comme vous me l'avez écrit dans vos lettres, vous êtes tous ici parce que vous avez fait un tout petit peu confiance à ce désir de trouver quelque chose qui vaille pour la vie.

Voilà ce qui était et qui est la force du Christ : il extrait tout le désir de l'homme des décombres des déceptions et des trahisons et il le réveille. Si bien que – c'est ce qui est vraiment impressionnant – Jésus ne se contente pas de guérir cette femme, mais il la cherche dans la foule, il veut la rencontrer. Et elle a peur parce qu'elle pense qu'il va la dénoncer devant tout le monde. Ils vont découvrir le mal qu'elle a fait, l'erreur qu'elle a commise en le touchant. Alors que le Christ l'appelle précisément pour lui dire que son désir était grand, que son désir était juste. C'est pourquoi il lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. » Comme le dit la phrase de Péguy que vous trouverez dans le livret, c'est comme s'il lui avait dit : « Femme, *ton moi humain est si grand, pour avoir déplacé le monde de l'infini. Un Dieu, mon amie, s'est dérangé, s'est sacrifié pour toi !* »¹⁷ La trahison, la défaite, le jugement, l'impuissance, la déception ne comptent pas : toutes ces choses disparaissent devant ce regard. Le Christ donne sa vie pour sortir le désir de cette femme et de tout homme des décombres des trahisons et des déceptions : « Ce n'est pas toi qui t'es trompée en me cherchant, ce n'est pas toi qui me cherchais, c'est moi qui t'attendais. » « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis ». ¹⁸ C'est ce que je voudrais dire à chacun de vous ce soir : il y a quelqu'un qui vous attendait ici ; pourquoi ? Pour vous dire, comme le dit le Pape dans son interview de ce matin : « Courage, viens ! Tu n'es plus rejeté, tu n'es plus rejetée : je te pardonne, je te serre dans mes bras », ¹⁹ ton désir est grand.

C'est ce que raconte l'un de nos amis prisonniers dans un livre que je conseille à tous de lire, aussi parce qu'il a beaucoup d'images et peu de texte, un livre qui recueille les tatouages religieux des prisonniers. Massimiliano raconte qu'il s'était fait tatouer cette phrase sur son bras : « Il vaut mieux être maître en enfer qu'esclave au Paradis ». Il valait mieux être maître de cet enfer qu'était sa vie, plutôt qu'esclave de tous les faux paradis qu'on lui avait promis et qui l'avaient amené dans sa cellule ; c'est ce que nous le disait aussi notre amie dont nous venons de lire la lettre [reproduite dans la partie 2 de l'introduction, *ndt*]. Le problème

¹⁷ *Ibidem*, p. 10.

¹⁸ *Jn* 15, 16.

¹⁹ François, « Il Papa degli ultimi » [Le Pape des derniers], interview réalisée par P. Rodari, *La Repubblica*, 13 avril 2017.

est que, plus tard, il s'est retrouvé en prison et qu'il s'est rendu compte qu'il n'était même pas le maître de cet enfer qu'était sa vie. En effet, comme vous pourrez le lire à la page 11, un jour il raconte à un détenu plus jeune qui l'arrête : « Je suis l'assassin de mes frères, mais ce n'est pas la réclusion à perpétuité qui est ma condamnation ; ma condamnation, c'est de prendre conscience... Plus tard, lorsque tu seras conscient, tu regarderas Dieu en face et tu verras qu'il t'aime comme au premier jour ». ²⁰ Ainsi, après que lui aussi, comme cette femme, s'est découvert aimé comme au premier jour, il a fait modifier son tatouage : « Il vaut mieux être maître du paradis qu'esclave en enfer ». En effet, c'est beaucoup plus beau de rester avec celui qui libère ton désir, plutôt qu'être à la traîne de ces enfers.

C'est ce qui est arrivé aussi à l'un de nos amis, sur qui le dégoût de lui-même et la trahison n'ont pas pris le dessus grâce à un regard d'amour qui l'attendait : « Il y a peu, j'ai été très mal pendant un mois : j'avais recommencé à me blesser tout seul, j'étais tout le temps déprimé. Toute cette tristesse était issue du fait que j'avais rencontré ma mère en cachette de mes parents d'accueil, et que je m'étais disputé avec elle. Elle m'avait dit des choses très lourdes : que mon père n'était pas mon père biologique mais mon beau-père, que j'étais né d'une violence et qu'elle aurait voulu se faire avorter. J'étais vraiment bouleversé et je n'arrivais plus à rien faire, mais j'ai pu sortir de là grâce à la messe en mémoire de don Giussani, où pendant une lecture j'ai été frappé par ces paroles où Dieu dit : "Même si une femme oublie son enfant, moi, je ne t'oublierai jamais." (cf. Is 49, 15). À ce moment-là, je me suis senti appelé directement, comme si Dieu me disait qu'Il était là, qu'Il m'aimait, qu'Il était avec moi notamment en cette situation. Je suis sorti de la messe en disant une chose impensable dans mon for intérieur : "Que Jésus Christ soit loué parce que je suis né d'une violence", en remerciement à Jésus pour tout ce qui m'était arrivé, parce que c'est grâce à cela que j'ai découvert ce qu'est vraiment l'amour de Dieu. »

Face à notre trahison, face au sentiment d'abandon et de trahison que nous éprouvons, chacun de nous aimerait être touché – comme cette femme, comme le prisonnier, comme notre ami – par le regard de Jésus, ce même regard que ce dernier soir de vie sur cette terre. Face à la trahison de Judas, comme face à toutes des trahisons de la vie, le Christ comprend qu'il ne peut faire qu'une seule chose : donner sa vie pour lui, donner sa vie pour que même le désir de Judas puisse renaître, donner sa vie pour que le désir de chacun de nous puisse renaître.

Le Christ continue à regarder chacun de nous comme il a regardé cette femme malade, comme le prisonnier (« il t'aime comme au premier jour ») et notre ami ont été regardés, et il nous dit : « Tu n'es pas né par erreur, je t'ai choisi, je t'ai préféré et je donne ma vie pour ton désir, pour que tu ne sois plus dépendant des attentes des autres puis trahi par celles-ci, pour que tu ne sois plus esclave de l'enfer mais maître du paradis. »

Écoutons le passage de l'Évangile où Jésus parle du fait qu'il donne sa vie.

« Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit

²⁰ « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 11.

parfaite. Mon commandement, le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis, afin que vous alliez, que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure. Alors, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Voici ce que je vous commande : c'est de vous aimer les uns les autres ».²¹

Nous allons maintenant célébrer la messe, le geste que le Christ a établi il y a deux mille ans en cette nuit, le soir avant qu'il ne meure, pour que tous les hommes puissent continuer à le toucher comme l'a touché la femme malade, comme l'a touché Massimiliano le prisonnier, comme l'a touché notre ami. En cette messe, qui est célébrée dans le monde entier, nous voulons rendre hommage de manière spéciale à nos frères égyptiens qui, en allant à la messe le dimanche dernier, ont versé leur sang à cause d'une bombe placée sous un banc de l'église, de même que le Christ a donné son sang et son corps pour nous.

Ces jours-ci, ce sera pour nous une lutte sans répit entre le préjugé que nous avons sur nous-mêmes, celui qui nous fait penser que notre vie est ratée, que nous ne nous plaisons pas et que nous sommes esclaves de l'opinion que les autres ont de nous, et le désir que notre vie soit quelque chose de grand et de jamais vu. Une lutte entre le préjugé et cet amour déréglé de vivre que nous portons en nous et qui nous fait crier : « Aide-moi ! », « Guéris-moi ! ». Songez à l'hémorroïsse, cette femme qui perdait du sang : elle aussi a vécu cette lutte, a dû mettre de côté les opinions des commères et de tout le peuple, ce qu'elle avait lu de la loi de Dieu, a dû vaincre ses remords et sa honte, pour que seul son désir puisse l'emporter, en allant tout droit à travers la foule, droit vers un seul but et un seul objectif : le toucher, lui crier : « Aide-moi ! ».

Comment s'appelle le fait de mettre de côté les opinions des autres et nos préjugés pour que ce désir puisse l'emporter ? Comment s'appelle cette attitude – car c'est avant tout une attitude – ? Cela s'appelle le « silence ». Le silence n'est pas un mutisme, c'est mettre ce désir avant toute chose, avant les préjugés et les confusions de notre esprit, faire en sorte que ce désir seul l'emporte. C'est la condition que nous souhaitons nous imposer physiquement à certains moments de ces journées : songez à cette hémorroïsse qui s'élance, toute tendue pour chercher Jésus et pour ne pas se laisser distraire par tout le reste. Nous demandons le silence pour donner voix à ce désir, souvent dérangeant et pourtant si grand qu'il a "dérangé" Dieu. Mais c'est une attitude qui doit nous accompagner aussi lorsque nous nous couchons, lorsque nous restons entre nous et que nous parlons, au déjeuner, à la plage et lorsque nous avons du temps libre. Nous demandons une attitude de silence pour que ce ne soient pas nos commentaires qui prennent le dessus mais ce désir unique au monde. Nous ne sommes pas ici pour perdre notre temps mais pour le toucher, pour voir s'il y a ici quelqu'un qui peut nous guérir. Nous avons vraiment de la chance parce ces jours-ci nous pouvons crier tout notre besoin d'être guéris. C'est pourquoi nous chantons *Cry no more*, parce que nous sommes contents d'être ici, parce qu'il n'y a plus de quoi pleurer, parce que « tu étais esclave et maintenant tu es fils, [...] une

²¹ Jn 15, 9-17.

fête t'attend pour te fêter ». Nous nous levons.

Cry no more

Méditation, Pigi Banna

Vendredi 14 avril, le matin

« Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » (Mc 2,12).

Ce matin, nous ne sommes pas restés à l'hôtel et nous sommes venus ici dans ce salon parce que nous attendons que ce qui est arrivé à cette femme et à notre ami puisse nous arriver aussi aujourd'hui. C'est pourquoi nous sommes pleins d'attente, et l'expression de cette attente est le silence. Si vous n'êtes pas ici avec cette attente, vous auriez mieux fait de rester à l'hôtel. Mais si vous êtes venus ici avec cette attente, essayez de la vivre avec la tension du silence, en écoutant la musique classique.

Tout ce qui est arrivé hier soit pourrait déjà paraître un souvenir lointain, car entre-temps beaucoup d'émotions, beaucoup de pensées et beaucoup de distractions ont rempli notre tête. Quelle est donc notre force ? Faire un grand effort mental et chercher à recréer l'émotion d'hier ? Vivre dans l'illusion de quelque chose qui en fait n'existe pas ? Non. Notre force est un fait qui continue à survenir devant nos yeux et qui capture à nouveau notre attention : nous sommes cinq mille personnes, ici présentes. Il y a quelque chose qui survient obstinément et attire à nouveau notre attention. C'est un fait capable de nous remettre debout, de nous reconquérir, de nous racheter de la confusion de nos pensées et de nous redonner vie. C'était la même chose pour Marie : tous les matins, elle pouvait se perdre dans ses pensées sur la maison et sur son avenir, mais le fait de regarder ce fils qui était obstinément là, qui grandissait, qui faisait des miracles, qu'on mettait en croix et qui était tué – aujourd'hui, nous faisons mémoire précisément de cela –, voir ce fait pouvait la reprendre, la ramener à ce premier jour, où l'ange lui porta l'annonce, où son cœur avait été conquis et sa vie avait changé.

Demandons que pour nous aussi, comme pour Marie, survienne un fait capable de nous réveiller, que Sa présence soit si évidemment puissante qu'elle nous réveille et nous ramène à ce début qui nous fait renaître.

Angélus

Prions les Laudes. Les Laudes sont la prière de l'Église. Au milieu de la confusion de nos pensées, l'Église nous met sur les lèvres des paroles très profondes, beaucoup plus grandes que ce que j'arrive immédiatement à comprendre. Lorsque je prie les Laudes, je me sens comme quand on est enfant et que l'on va à la montagne avec ses parents, dans le sac porte-enfant : nous ne faisons même pas un pas, parce que c'est un autre qui nous porte, mais depuis le sac nous avons une vie spectaculaire ; au contraire, si nous marchions sur nos jambes, nous nous fatiguerions et, comme nous sommes encore petits, nous verrions beaucoup moins à cause de notre petite taille. Les paroles des Psaumes sont alors comme le sac porte-enfant où l'Église nous met pour nous faire arriver à une profondeur d'intelligence, de cœur et de sensibilité que nous n'aurions pas au matin et le soir non plus. Récitons ces paroles ainsi, sans avoir la prétention de tout comprendre – moi non plus, je ne comprends pas encore tout –, mais en cherchant cette phrase, ce mot qui nous décrit mieux que les mots que nous pourrions chercher dans notre tête.

Les Laudes sont un chant que nous récitons ensemble, une prière que nous prions ensemble, comme dans une famille. Voilà pourquoi, sans crier, nous tous prononçons les mots sur une même note. Cela s'appelle *recto tono*, et la question n'est pas de chanter juste ou faux, de crier ou pas, mais d'entendre la voix de notre voisin avant la nôtre, il faut que notre voix soit celle de notre voisin. Nous tous ne sommes qu'un seul cri. Il y a une petite pause uniquement après l'astérisque ; c'est une aide pour nous rendre compte de ce que nous venons de dire ; dès que le verset du premier chœur se termine, le deuxième chœur commence aussitôt, sans faire de pause.

Laudes

Non son sincera

« VOUS SEREZ DANS LA PEINE » (Jn 16, 20)

La vérité à laquelle nous introduit le chant *Non son sincera* [Je ne suis pas sincère] est impressionnante. Nous pouvons vivre, nous pouvons chercher à faire quelque chose de bien dans la vie, nous pouvons même décider de passer les vacances de Pâques non pas en boîte de nuit mais au Triduum pascal de CL-Lycée, et pourtant il y a une voix, au fond de nous, qui nous dit que nous ne sommes pas sincères. « Mon temps passe, je ne suis pas sincère. J'aime les gens, je ne suis pas sincère. Je vis le présent, je ne suis pas sincère. »²² Nous avons beau tomber amoureux, vivre à fond, avoir touché les étoiles, les erreurs habituelles et l'incohérence reviennent pourtant régulièrement, même face à toutes les émotions les plus grandes et à tous les enthousiasmes qui nous ont pris dans la vie. À de rares moments, nous avons même dit : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! », mais plus tard nous avons l'impression de lire la date de péremption sur le dos de la bouteille, alors l'effet se termine et l'on revient à la vie quotidienne d'avant.

Nous sommes presque tentés de ne plus la dire, cette « maudite » phrase : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! », parce que son effet tôt ou tard s'estompe et disparaît. L'un de vous écrit : « Cette phrase : “Nous n'avons jamais rien vu de pareil !”, je ne veux pas la prononcer. En effet, je sais par expérience qu'après avoir ressenti l'émotion du moment, dans le temps, cette position ne tient pas. » La poète Alda Merini a écrit quelque chose de semblable : « Ce qui est passé [pour grand qu'il soit] / c'est comme s'il n'avait jamais existé [...] / Ce que j'ai déjà vu / ne compte plus rien ».²³ Voilà alors que naît la question que beaucoup d'entre vous ont posée dans leurs lettres : « Vaut-il la peine d'être heureux, si nous ne sommes pas sûrs que cela dure pour toujours ? » Ou encore : « Comment avoir un regard assoiffé qui ne s'éteigne pas devant la première difficulté ? » Quelqu'un d'autre écrit : « Cela m'effraye de penser que les dix-sept ans de ma vie ont été une suite indistincte et futile de choses belles et de choses laides ; cela me fait peur. Comment se rendre compte que cette beauté existe vraiment ? Comment savoir la chercher efficacement ? Où se trouve ce qui donne un sens et un ordre à toutes les anecdotes floues de la vie ? » Voilà la question d'aujourd'hui, mes amis. Cherchez à la mettre au point dans votre vie. Sommes-nous vraiment condamnés à la dictature des

22 A. Mascagni, « Non son sincera » [Je ne suis pas sincère], in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 27.

23 A. Merini, « Il mio passato » [Mon passé], in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 28.

sentiments, si bien que, une fois l'émotion passée, toute belle chose devient un vieux souvenir ?

Songez-y, les disciples de Jésus aussi avaient ce même problème. Le jeudi soir, ils étaient sincèrement attachés à cet homme : « Même si tous viennent à tomber, moi, je ne tomberai pas ! », lui dit Pierre, et il ajoute : « Je viens mourir avec toi ». Et les autres : « Nous aussi ! »²⁴ Pourtant, à peine quelques heures plus tard, le sommeil les saisit et ils n'arrivent pas à lui tenir compagnie au moment où il traverse le moment le plus dramatique de sa vie. Dans le Jardin des Oliviers, ses disciples s'endorment et, au moment où Jésus est arrêté, tous s'enfuient. On est loin de mourir pour Lui ! Ils s'enfuient et l'abandonnent. Vous le voyez, nous sommes comme eux. Après la première émotion – celle qui nous fait exclamer : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » –, très peu suffit pour que tout s'écroule.

Les sentiments des apôtres sont nos propres sentiments : nous avons vu, nous nous étonnons, nous promettons, mais après, nous fuyons. Écoutons attentivement les paroles de l'Évangile. Tout doit donc vraiment avoir une date de péremption ? Sommes-nous condamnés à la dictature des sentiments ?

« Ils partirent pour le mont des Oliviers. Jésus leur dit : “Vous allez tous être exposés à tomber, car il est écrit : ‘Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées.’ Mais, une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée.” Pierre lui dit alors : “Même si tous viennent à tomber, moi, je ne tomberai pas.” Jésus lui répond : “Amen, je te le dis : toi, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois.” Mais lui reprenait de plus belle : “Même si je dois mourir avec toi, je ne te renierai pas.” Et tous en disaient autant. Une troisième fois, il revient et leur dit : “Désormais, vous pouvez dormir et vous reposer. C'est fait ; l'heure est venue : voici que le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs. Levez-vous ! Allons ! Voici qu'il est proche, celui qui me livre.” Les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous. »²⁵

« Les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous. » Quoi ?! Abandonnent-ils la chose la plus grande, la personne la plus grande qu'ils avaient rencontrée dans leur vie ? Oui, sous l'impulsion de la peur et de l'incertitude, ils l'abandonnent.

Cela paraissait une grande amitié, cet homme semblait être le plus grand ami qu'ils aient jamais rencontré, et si peu a suffi pour les faire fuir ? La chanson *A beautiful disaster* semblerait avoir raison ; c'est une chanson qui peut plaire ou ne pas plaire, mais elle dit quelque chose de significatif : « Je prends ces morceaux de vie que j'ai vécus par erreur [car il faut se justifier de les avoir vécus par erreur] et je les transforme en émotions de petit calibre. »²⁶ La dictature des émotions de petit calibre ! La peur soudaine, l'angoisse, la colère, l'incompréhension brisent même les choses les plus belles de la vie, comme cela arrivait aux disciples de Jésus. Beaucoup d'entre vous le racontent dans leurs témoignages. Cet amour que vous attendiez depuis longtemps naît enfin : cette fille, c'est la bonne, et tout va bien parce que vous lui plaisez aussi. Quelle intensité de regards ! Quelle entente ! « Elle paraît me connaître depuis toujours. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau ! » Mais un matin tout va dans le mauvais sens à la fois. Il vous arrive toute sorte de choses : le réveil n'a pas sonné, votre père est déjà sorti, il vous faut prendre le car et entrer à

²⁴ Cf. Mt 26, 33-35.

²⁵ Mc 14, 26-31.41-42.50.

²⁶ « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 29.

l'école une heure plus tard. Vous faites tout à la hâte, de façon très pressée. Le prof devait aussi vous interroger, et « elle » commence à vous envoyer des messages : « Où es-tu donc ? », « Je t'attendais ! », « Qu'est-ce qui s'est passé ? », « Pourquoi n'es-tu pas venu ? ». Entre-temps, pendant que vous êtes dans le car, vous vous rendez compte qu'il vous faudrait peut-être le prendre plus souvent, parce qu'il y a cette fille si gentille qui est très belle et beaucoup plus simple, qui ne passe pas son temps à vous bombarder de messages et à exiger de savoir où vous êtes ou ce que vous faites : un regard suffit pour vous comprendre, tandis que « lui » répondre, à cette première fille, n'est pas si spontané, et en fin de compte « qui prétend-elle être dans ma vie ? ». Nous pensons alors que tout est fini. Des émotions de petit calibre suffisent pour briser même les promesses les plus grandes. Leopardi dirait : « *Mais qu'une dissonance / Blesse l'oreille* [si une mauvaise émotion blesse l'oreille] et tout soudain / Ce ciel retourne au rien ». ²⁷ Ce ciel disparaît, ce paradis se brise. Il semble alors que nous soyons forcés de subir cette dictature des émotions, de changer d'avis d'un instant à l'autre, de ne pouvoir nous attacher à rien, à être des esclaves, à la merci des sentiments. Don Giussani se demande quel est l'ennemi de l'amitié : « L'ennemi de l'amitié est l'humeur », parce que l'humeur est la réaction immédiate (tristesse, ennui, colère) « elle est comme la fleur des champs [...] : le matin elle est là, le soir, elle est desséchée ». ²⁸

Nous pouvons même penser nous défendre par des stratégies, mais elles aussi montrent qu'elles manquent de souffle : nous cherchons à ne pas nous laisser emporter par le vent des émotions, nous cherchons à nous répéter et à nous convaincre qu'il est inutile de nous enthousiasmer et de nous bercer d'illusions, parce qu'en tout cas cette émotion va passer, parce que nous avons déjà tout essayé et savons qu'en fin de compte nous ne serons pas heureux ! Nous disons : « Je suis fait de glace, aucune émotion ne me touche. Précisément parce que je sais qu'elles passent, je ne m'attache à personne. » Nous nous efforçons d'être cyniques, d'être durs comme des pierres, l'électroencéphalogramme plat, réfractaires à ce qui nous arrive. J'exploite tous les rapports pour ce qui m'intéresse, parce que j'ai déjà tout essayé, parce que je sais déjà comment cela va se terminer et que, devant ce qui arrive, je cherche à rester dur comme une pierre, l'électroencéphalogramme plat. « Ah bon, tu vas au Triduum pascal ? Sais-tu qu'il a lieu tous les ans ? Tous arrivent et s'exclament : “Que c'est beau, c'est vraiment beau !”, mais après ils rentrent à la maison et tout est fini. Ne t'inquiète pas ! Tu es en première année de lycée, hein ! [équivalent de la classe de troisième en France, *ndt*] Mais, quand tu seras en cinquième année [en Italie, le lycée se termine un an plus tard qu'en France, *ndt*], tu comprendras que tout se répète comme dans une roue. » C'est ce que m'écrit l'un de vous avec une très grande perspicacité : « Que vais-je faire de l'émerveillement que me provoque cette étreinte qui m'a été donnée, si demain matin je retourne vivre ma vie exactement comme hier et avant-hier, sans que rien n'ait vraiment changé en moi ? » Il est vraiment inhumain d'être déjà cynique à quatorze, quinze ou seize ans, de penser que rien ne pourra plus me changer, de savoir déjà comment tout va se terminer.

Mais alors, toutes les émotions sont-elles à effacer ? Non ! Écoutez la manière dont poursuit don

²⁷ G. Leopardi, « Sur l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau », XXXI, v. 47-49, in *Chants/Canti*, trad. M. Orcel, GF Flammarion, Paris 2005, p. 221 ; c'est nous qui soulignons.

²⁸ « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 28.

Giussani : « L'amitié n'est pas contre l'émotion ». Un homme sans émotions est un homme mort. Qui renoncerait à l'émerveillement du début, tel qu'il se produit quand on tombe amoureux ? Qui renoncerait à cette « panique très douce, tendre et étonnée »,²⁹ qui nous saisit face à quelqu'un qui nous attire, face à une personne qui enfin nous comprend ? Qui y renoncerait ? Il serait vraiment inhumain de ne pas s'enthousiasmer, de ne pas se fâcher, de ne pas être triste. Par le simple fait que la réalité se produit, elle suscite un sentiment et provoque des émotions qui ouvrent grand le cœur.

L'amitié véritable n'est pas contraire à l'émotion, mais « la véritable amitié est contraire à l'émotion sans raison »,³⁰ parce qu'une émotion sans raison nous fait éprouver des milliers de sensations, mais elle fait en sorte que leur sens nous échappe, elle ne nous fait pas en saisir le sens. C'est ce que dit T.S. Eliot : « Nous avons fait une expérience, mais son sens nous a échappé ». ³¹ Qu'est-ce qu'une émotion sans raison ? Je prends un exemple très banal. Vous me direz : de cette manière, c'est trop simple ! Et pourtant, cela arrive vraiment ainsi. Je vais dans un bois et je vois un très beau champignon : il est vraiment beau, on a l'impression de se retrouver dans le monde des Schtroumpfs, avec ce chapeau à petits pois symétriques, les uns un peu plus gros, les autres un peu plus petits. Qu'il est beau ! Quel beau champignon ! Ce doit être le meilleur champignon du monde. J'ai hâte de le manger. Même, je vais le manger cru. Un filet d'huile dessus : délicieux ! Devant moi, il y a une vieille pancarte qui affiche : « Attention : champignons vénéneux ! » Mais non, celui-ci est trop beau pour être vénéneux ! Bien sûr que non ! Il est si beau ! J'en suis ému ! Je le prends. Je dois suivre cette émotion. Je prends ce champignon, je dois le manger. Il est si beau qu'il ne peut qu'être bon. Il est si bon... qu'il me tue ! Voilà ce qu'est l'émotion qui confond le cœur, dépourvue de raisons. Emportés par le flot de ces émotions sans raison, nous nous comportons ainsi des milliers de fois par jour avec d'autres types de champignons (nous nous sommes compris) et surtout avec les amitiés, ce qui est le plus grave : « Bon, d'accord, c'est une bêtise, mais qu'est-ce qu'il y a de mal ? » Raisonne, raisonne ! Tu es un homme, grâce à Dieu. Quand nous suivons nos émotions sans raison (vous le savez bien), il nous arrive ce dont nous parlions hier soir : nous courons à notre perte et nous ne pouvons même pas nous en prendre à quelqu'un d'autre. Comme le dit le chant que nous allons maintenant chanter, nous découvrons n'avoir dans les mains que de la « terre brûlée », parce que nous avons brisé même nos expériences les plus belles. C'est ce qui est arrivé aussi aux disciples : de la terre brûlée, des noms sans explications. Qu'avaient-ils fait de ce rapport avec Jésus ? « Il ne reste que le regret d'un jour gaspillé, et bien sûr l'attente de Ta venue. » Chantons ensemble *La guerra*.

La guerra

« MAINTENANT MON ÂME EST BOULEVERSÉE » (Jn 12, 27)

Cette nuit-là, Jésus aussi ressentait tristesse, peur et angoisse, les mêmes sentiments que ses disciples. Il dit : « Maintenant mon âme est bouleversée. » Mais, à la différence de ses disciples, il ne s'est pas enfui,

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibidem*, p. 29.

ballotté par les vagues de ces sentiments ; il n'est pas resté non plus impassible devant sa mort imminente, comme un morceau de glace, avec une grande maîtrise de soi. Il a reconnu et vécu ses sentiments d'homme avec une raison profonde. La peur et l'angoisse ont ouvert grand son cœur d'homme ; il n'est pas resté bloqué par la dictature des sentiments.

Il ne s'est pas enfui. Pourquoi ? Avant tout, parce que Lui, le plus grand de tous, le Maître, n'a pas eu peur de reconnaître ses sentiments, sa tristesse infinie. C'est pourquoi la *première condition* pour ne pas être esclaves de nos sentiments est de les accueillir : ils sont ce que j'ai de plus humain, ils sont l'expression de mon humanité. Ils élargissent mon cœur et ma raison, ils ouvrent grand tout le besoin que j'ai. Que mon sentiment est humain ! Que je sois en colère, ennuyé, triste ou exalté, je le reconnais, je n'éprouve aucun embarras à le dire. Cela est vraiment humain. Mon chien aussi éprouve des sentiments. Quand il me voit, on comprend qu'il est heureux : il remue sa queue, vient à ma rencontre, saute ; quand je ferme la porte et que je ne l'emmène pas, ses yeux prennent un air plutôt désolé. Je crois que mon chien a des sentiments, mais il « coïncide » avec ses sentiments. Mon chien est le sentiment qu'il éprouve. Il ne peut pas dire : « Ah, que je suis triste, que mon sentiment est humain ! », parce que c'est un chien ! Mais nous, si. Nous pouvons dire à un ami ou nous pouvons nous dire : « Aujourd'hui, je suis triste », et de cette manière nous commençons à ne pas nous laisser dominer par ce sentiment. C'est le premier pas.

Don Giussani estimait profondément les sentiments qui font bouger le cœur de l'homme et qui lui permettent de ne pas se réduire à une réaction instinctive ou à un mécanisme froid et insensible. Dans l'un de ses livres, il raconte la fois où il s'est rendu à la fête de fin d'année d'une classe dans laquelle il enseignait. À un moment donné, les jeunes commencent à danser. Il voit que la fille un peu plus rondelette danse bien ; il voit ces corps, qui normalement étaient raides, assis derrière leurs bancs, tourner sur eux-mêmes et les uns autour des autres. C'étaient les danses des années 1970. Il raconte que c'était beau de les voir voltiger et tourner sur eux-mêmes, mais à un certain moment, vers la fin de la soirée, il les arrête et leur dit qu'une fois qu'ils seront rentrés chez eux, comme après chaque soirée où l'on a dansé, une ombre les saisirait, un sentiment de tristesse, une tristesse qui monte progressivement, qui serre comme une chaîne et dont on ne se libère qu'en dormant. Mais, le matin suivant ou à d'autres moments de la journée, cette tristesse reviendrait. Et de conclure : « C'est la tristesse qui est le signe de la grandeur de l'homme. »³²

Le premier pas est donc de reconnaître à quel point cette tristesse est humaine. Don Giussani raconte un épisode qui nous fait comprendre toute son estime pour le sentiment humain. Qu'elle est humaine cette tristesse dont est née la philosophie, qui distingue l'homme de l'animal ! Que notre sentiment est humain ! La colère, l'ennui, l'anxiété, tout, tout ce qui est humain est à reconnaître et accueillir. Il ne serait pas humain de faire semblant que tout cela n'existe pas, de le censurer (comme nous le disions hier soir), avec ce peu de tendresse que nous avons souvent envers nous-mêmes.

Cherchons à nous identifier avec Jésus et ses pensées ce soir-là. Il n'a pas peur de reconnaître son sentiment et de le regarder en face. Levons-nous et écoutons le moment où Il le dit dans cette nuit de profonde tristesse et d'angoisse.

32 Cf. L. Giussani, *Avvenimento di libertà* [Évènement de liberté], Marietti 1820, Gênes, 2002, p. 70-71.

« Ils parviennent à un domaine appelé Gethsémani. Jésus dit à ses disciples : “Asseyez-vous ici, pendant que je vais prier.” Puis il emmène avec lui Pierre, Jacques et Jean, et commence à ressentir frayeur et angoisse. Il leur dit : “Mon âme est triste à mourir. Restez ici et veillez.” Allant un peu plus loin, il tombait à terre et priait pour que, s’il était possible, cette heure s’éloigne de lui. Il disait : “Abba... Père, tout est possible pour toi. Éloigne de moi cette coupe. Cependant, non pas ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux !” »³³

En restant debout, nous écoutons le chant qui répète ces mêmes paroles de Jésus. *Tristis est anima mea*. « Mon âme est triste à mourir. Restez ici et veillez avec moi. Alors vous verrez la foule qui viendra me prendre. Vous prendrez la fuite, et j’irai me faire immoler pour vous. / Voici, l’heure approche, et le Fils de l’Homme sera remis entre les mains des pécheurs. »

Tristis est anima mea

« Vous prendrez la fuite, emportés par la vague de vos propres émotions ; moi, au contraire, à cause de ces mêmes émotions, je reste et je vais me faire immoler pour vous. » Pourquoi le Christ ne prend-il pas la fuite ? Parce que sa tristesse a ouvert grand son cœur au point qu’il s’est accroché au Seul qui était à la hauteur de ce sentiment : son Père. Son sentiment, accueilli et pris au sérieux, l’a poussé à crier, à demander au Père : « Tout est possible pour toi ! Cependant, non pas ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux ! » C’est pourquoi « L’émotion [...] n’est pas négative », mais « il faut “l’enregistrer”, il faut [...] s’en servir pour le but qu’elle peut nous faire atteindre, pour cette capacité de rapport affectif que l’on peut vivre ».³⁴ Cette tristesse a servi au Christ pour redécouvrir son rapport avec le Père en misant tout sur ce rapport qui le constituait.

Voilà la question cruciale, la clé de voûte d’aujourd’hui, mes amis ! Tous nos sentiments – tous, aucun n’est exclu – peuvent être utiles pour découvrir ce qu’il y a de vrai dans la vie, une fois qu’on les a pris au sérieux. En regardant le Christ, nous pouvons comprendre qu’il y a un chemin pour regarder en face tous nos sentiments sans y être soumis. Une fois accueillis, *tous les sentiments peuvent devenir le chemin pour reconnaître ce qu’il y a de vrai dans la vie et pour nous y attacher*. Il est possible de regarder n’importe quelle émotion parce que – comme l’a dit intelligemment Lady Gaga dans sa chanson *Million Reasons* –³⁵ toutes les émotions qui nous amèneraient à fuir un rapport, tous les doutes que nous avons, toute la tristesse qui nous assaille servent à trouver « une bonne raison pour rester », à voir s’il y a une bonne raison pour s’attacher. Si nous ne nous y arrêtons pas, tous nos doutes et toutes nos incertitudes peuvent être le chemin, *en premier lieu*, pour nous rendre compte de notre humanité et, *en deuxième lieu*, pour découvrir ce qu’il y a de vrai dans notre vie. Au lieu de nous confondre et sans que nous cherchions à les éviter, tous les sentiments deviennent un chemin.

³³ Mc 14, 32-36.

³⁴ L. Giussani, in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 31.

³⁵ *Ibid.*

Pour me faire comprendre, je donne un exemple tiré du *Sens religieux* de don Giussani.³⁶ Je vois une belle montagne, alors pour mieux la voir je prends des jumelles. Au moment où je regarde à travers elles, je vois tout flou, parce que les lentilles ne sont pas bien réglées. Don Giussani affirme que nos émotions sont comme des lentilles qui ne sont pas bien réglées. Qu'est-ce qu'on est tenté de faire ? On est tenté de dire : « Je me suis trompé, la montagne est laide », de jeter les jumelles et de s'en aller. Pourtant, la chose la plus belle de la vie, la chose la plus humaine est avant tout de reconnaître : « Tiens, les lentilles des jumelles ne sont pas bien réglées », puis de les régler – car elles servent à nous faire mieux voir les objets éloignés – et de dire : « La belle montagne ! » Voilà à quoi servent les émotions, mais elles doivent être bien réglées pour regarder ce qui est vrai pour ma vie, ce qui est noble, ce qui tient vraiment au fil du temps !

Nous faisons très souvent face à des sentiments qui paraissent flous ; nous ne voyons que la peur et la tristesse, la joie ou l'enthousiasme, si bien que nous prenons la fuite ou que nous cherchons à rester impassibles. La tentation est forte de nous arrêter à ce que nous éprouvons, en disant que tout est beau ou que tout est laid. Néanmoins, tout sentiment doit être bien réglé ; il faut comprendre que la tristesse, l'ennui, l'angoisse, la joie, l'émerveillement nous servent pour mieux regarder la réalité, pour mieux découvrir ce qui est vrai, pour nous attacher à ce qui est beau. En un mot, il faut bien les régler.

L'émotion est précieuse parce qu'elle représente la première réaction à ce qui arrive, mais cet état d'âme n'est pas un but en soi. Elle sert à faire bouger le cœur, à utiliser ces critères que nous portons en nous et qui nous permettent de dire : « Oui, ceci est beau, vrai, bon et juste ! » Le cœur dit : « Comme ceci, c'est flou ; comme cela, c'est un peu mieux ; ainsi, on voit bien » ; c'est alors que l'on peut juger : « Cette tristesse est bonne parce qu'elle me pousse à m'attacher à ce qui compte ; cette autre tristesse, au contraire, est un mensonge, parce qu'elle me fait douter de quelque chose de vrai ! Cet enthousiasme est faux parce que, quand je le suis, cela me laisse toujours plus seul ; en revanche, cet autre enthousiasme est vrai parce que c'est pour quelqu'un qui m'embrasse y compris quand je suis triste ». Avec l'émotion toute seule, on peut se tromper, mais avec l'émotion unie au cœur, ce n'est pas possible ; le cœur ne se trompe pas, dit Dostoïevski,³⁷ parce que le cœur va chercher ce qui résiste, ce qui dure, ce qui est beau, ce qui ne trompe pas. C'est avec le cœur que nous reconnaissons ce qui comble l'abîme béant de notre émotion et ce qui, au contraire, nous laisse toujours plus seuls et effrayés.³⁸

Il faut donc comparer nos émotions avec ce que désire notre cœur, comme le Christ l'a fait, parce que l'émotion peut nous tromper, mais le cœur ne peut pas le faire. Par exemple, après une très belle soirée passée ensemble, ma petite amie m'invite à prendre un drink et à fumer quelque chose : c'est si beau, c'est si riche, c'est si entraînant ! Mais j'estime immensément chacun de vous, si bien que je ne peux pas penser que vous ne vous rendiez pas compte qu'il y a une manière de s'aimer, d'être avec sa petite amie, qui recherche l'émotion et ne laisse dans les mains que de la terre brûlée, et qu'il y a une autre manière d'enflammer l'enthousiasme et de lui faire confiance qui ne ravage pas tout, qui n'abîme pas tout, mais qui lui permet de

36 Cf. L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 51 sq.

37 F.M. Dostoïevski, in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 31.

38 Cf. E. Dickinson, in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 32.

durer. C'est comparer l'émotion avec le cœur. Ainsi, même pendant que nous entrons dans le salon, je suis tenté de parler avec l'un de mes compagnons et je pense : « Eh bien, j'ai envie de parler, que puis-je y faire ? » Je peux reconnaître ma difficulté, ma distraction, et me demander : « Pourquoi suis-je là ? ». « Je suis là parce que j'attends quelque chose pour ma vie », c'est pourquoi je règle ma distraction et, au lieu de distraire mon ami aussi, je retiens ma langue et me dis : « Je suis là pour attendre quelque chose de grand. » Ou bien je peux me laisser emporter par la vague de l'émotion et commencer à parler, en oubliant pourquoi je suis venu ici.

Comment puis-je donc comprendre si mon sentiment est vraiment bien réglé et si je ne suis pas en train de me noyer parmi les vagues de mes émotions ? À partir du fait que ce sentiment, s'il est bien réglé, me laisse respirer, me fait m'attacher et fait en sorte que je cesse de tourner en rond. Le sentiment devient une énergie nouvelle qui me fait partir à la bonne vitesse et m'attache à ce qui est vrai sur le chemin de ma vie. Il me fait vivre, il ne me rend pas esclave ! Je deviens le maître de ma vie.

Une fille qui a envoyé un témoignage impressionnant décrit cela bien mieux que ce que je cherche à faire. « Il y a un an exactement, pendant que j'étais au Triduum pascal, j'ai commencé à avoir des problèmes de santé : la terreur d'être abandonnée me saisissait, m'empêchait de me mêler aux autres personnes et conditionnait tous mes comportements. Je cherchais de toutes les manières possibles à rejeter ma condition et je me fâchais parce que je ne comprenais pas la raison d'une douleur si grande ni pourquoi c'était précisément à moi que cela arrivait. J'avais une très grande envie de vivre et de me jeter tête baissée dans ce que je faisais, mais j'étais inévitablement limitée. » Vous voyez ? À juste titre, face à sa maladie, notre amie est saisie par plusieurs émotions : la colère, la peur d'être abandonnée, le sentiment de ne pas comprendre, l'incompréhension. Mais elle poursuit – écoutez la voix de son cœur – : « Tout était devenu une demande de plénitude, tous les rapports criaient mon besoin de liberté. À ce moment, j'ai pris la position la plus sincère : j'ai reconnu que j'avais besoin de Quelqu'un à qui je pouvais confier toute ma misère. » Vous comprenez ? Si cette émotion n'avait été jugée en la comparant avec le cœur, elle aurait pu l'amener à dire : « Ma vie est répugnante », à se jeter par terre et à s'exclamer : « Je suis une malchanceuse. » Pourtant, c'est justement cette condition, parce qu'elle a été comparée avec le cœur, qui a suscité en elle une envie de vivre et une demande uniques. J'envie cette amie à cause de son sentiment de la vie. J'ai hâte d'avoir de plus en plus d'amis comme elle, des amis qui regardent ainsi leurs émotions, au point d'arriver à demander : « Cette croix, je veux la porter, mais je n'y arrive pas toute seule. Donne-moi le courage de pouvoir faire face à ma blessure. » Elle ne s'est peut-être même pas rendu compte qu'elle avait dit les mêmes paroles que Jésus qui allait mourir. Père, tout est possible pour toi ; non pas ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux ! ».³⁹

Lorsqu'on affronte ainsi la colère, l'ennui, l'incompréhension, quelle humanité, quelle capacité à se réjouir, quelle plénitude de vie en naissent !

Comme le Christ, notre amie a compris que tous les sentiments, si nous les comparons avec notre cœur, peuvent être l'occasion de s'ouvrir grand à la vie, de découvrir ce qui est vrai, ce qui reste, ce qui enflamme vraiment. Le Christ comprend que tous les sentiments d'homme (tristesse, angoisse, peur) ne doivent pas se

³⁹ Cf. *Mc* 14, 36.

perdre et qu'il ne faut pas non plus les fuir, mais qu'il faut les ordonner, les régler, les orienter vers la « bonne raison » pour laquelle il a donné sa vie : son rapport avec le Père, qui ne l'avait jamais trahi : « Non pas ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux ». S'il s'était arrêté à la crête de la vague de sa réaction, il aurait pris la fuite, comme les disciples. Lui, au contraire, il n'a pas ignoré son émotion, mais il a compris que cette tristesse humaine et cette peur de la mort ouvraient grand son cœur, étaient utiles pour redécouvrir et réaffirmer son rapport avec le Père, qui l'avait soutenu toute sa vie.

« NOUS N'AVONS JAMAIS RIEN VU DE PAREIL ! » (Mc 2,12).

« Alors Jésus leur déclare : “L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. Amen, amen, je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la perd ; qui s'en détache en ce monde la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et là où moi je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.” »⁴⁰

C'est la grande raison qui dominait tous les sentiments du Christ. Ce n'est pas une philosophie. Ne disons pas non plus, s'il vous plaît : « Lui, il est doué, mais moi, je n'y arrive pas ! » Je suis le premier qui n'y arrive pas. Mais la question n'est pas là maintenant ; en ce moment, nous devons simplement regarder quelle est la « bonne raison » de Jésus : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »⁴¹

Porté par cette bonne raison, il s'émeut et se met à pleurer parce que son ami Lazare est mort,⁴² se met en colère contre ceux qui transforment le temple en un marché d'objets religieux,⁴³ en arrive au point d'être fatigué tellement il guérit et il prêche,⁴⁴ et est aussi toujours à la recherche de tous les hommes parce qu'ils sont comme des brebis perdues, sans berger.⁴⁵ Tous ces sentiments, si profondément humains, qui remplissaient son cœur, toutes les peines dont il se chargeait volontiers, librement, étaient ordonnés à un seul but, dans l'obéissance au Père qui ne l'avait jamais trahi, n'avaient qu'une seule raison : donner sa vie pour délivrer l'homme de ses conditionnements – comme nous le disions hier soir –, libérer l'homme de cette dictature des émotions, enfin ouvrir grands le cœur et la raison de l'homme.

Il ne faut pas être déjà catholique pour comprendre tout cela. J'ai été frappé par le fait que quelques-uns de nous ici présents, non catholiques, lorsqu'on leur a demandé : « Pourquoi venez-vous ? » ont répondu : « Parce qu'ici mon humanité émerge, ici, on parle de moi ». Un autre m'a dit : « Lorsque tu parles de Dieu, je ne te suis pas tellement, mais lorsque tu parles des rapports, tu dis des choses vraies ». Comme le dirait le

⁴⁰ *Jn* 12, 23-26.

⁴¹ *Jn* 12, 24.

⁴² Cf. *Jn* 11, 33-35.

⁴³ Cf. *Mc* 11, 15-19.

⁴⁴ Cf. *Jn* 4, 6.

⁴⁵ Cf. *Mc* 6, 34.

pape François, Jésus n'a pas besoin de gens qui paient leur cotisation, qui paient leur tribut au groupe en disant : « Oui, oui, ne t'inquiète pas, je viens à la rencontre ». Jésus a un seul souci : libérer l'homme et faire en sorte qu'il se sente enfin lui-même. Y compris l'homme qui le refuse ? Même l'homme qui le hait ? Oui ! Même Judas, même moi. L'émotion devant le néant qui est l'homme le caractérisait, au point qu'il s'est ému même devant la trahison des siens. Don Giussani dit : « Dieu s'est ému de notre trahison, de notre pauvreté grossière, oublieuse et traîtresse, de notre mesquinerie. [...] "Je me suis ému parce que tu me hais" [...]. C'est une émotion, c'est une émotion qui comporte une compassion. »⁴⁶ Depuis le premier jour de sa mission, tous ses sentiments étaient orientés à s'émouvoir pour chacun de nous, il vivait uniquement pour se consommer dans cette passion pour l'homme, jusqu'à en mourir. Il ne meurt pas à cause de la haine mais il meurt par amour pour l'homme. C'est pourquoi nous écoutons *O côr soave*, qui dit que Jésus n'a pas vraiment été tué par un couteau pointu, par la violence des hommes, mais qu'il s'est immolé, qu'il a été tué par l'amour, par une flèche fabriquée et décochée par l'Amour en personne.

O côr soave

« Je me suis ému parce que tu me hais ». Il semble impossible qu'un homme puisse aimer au point d'offrir sa vie pour ceux qui le haïssent. Cela semble impossible, mais c'est arrivé. Ses amis le voyaient tout le temps vivre ainsi et continuaient à dire : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil », dès le premier jour où ils l'ont rencontré, à cause de sa passion perpétuelle pour chaque homme, à cause de sa passion pour moi, pour moi tel que je suis, avec mes limites évidentes (au-delà des apparences !). Dès le premier jour où les premiers l'ont rencontré, ils ont continué à répéter cette phrase (« Nous n'avons jamais rien vu de pareil »), surpris par sa personnalité tellement capable d'entrer dans leur for intérieur et de découvrir leur caractère. Ce n'était pas qu'une impression occasionnelle ou un sentiment fugace.

Beaucoup d'entre vous décrivent ainsi leur rencontre avec CL-Lycée : vous vous êtes enfin sentis non jugés, débloqués ; non pas parfaits, mais préférés, et non pas en raison d'une prestation précise ; simplement embrassés. L'une d'entre vous raconte : « Pour la première fois dans ma vie, face aux difficultés j'ai rencontré une présence pour moi, qui dépasse ce que je suis et qui arrive toujours à aller au-delà de mon malaise, en me poussant à toujours faire ressortir le meilleur de ce que je suis. »

Alors, le fait de dire : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! », face à certaines expériences qui font ressortir le meilleur de ce que nous sommes, est-ce une émotion qui passe ? Non, parce que des faits continuent à se produire, des faits si « explosifs » qui nous embrassent chaque fois de nouveau, nous reprennent, nous conquièrent et ne nous enivrent pas d'émotions, mais nous font aller au fond de celles-ci, nous font attacher toujours plus, nous remplissent d'une interrogation (le fait que des interrogations surgissent est un beau signe) : « Qui es-tu, toi qui, me voyant, voyant la petitesse et mon néant, me donnes tout cela ? », [?] écrit l'un de vous. En parlant de tout ce qui lui est arrivé après la mort de sa mère, une autre amie demande : « Qui peut rendre merveilleux même un fait tragique ? » Un autre est conquis par le mouvement et dit : « C'est bien parce que c'est le début ! » Mais ensuite il invite ses parents, et eux aussi

⁴⁶ L. Giussani, in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 33.

sont contents. Il pourrait alors dire : « Oui, mais moi, je ne suis pas bien. L'émotion est passée. » Au contraire, il invite ses grands-parents aussi, qui eux aussi sont fascinés. Puis il fait une chose « impossible », presque comparable à la résurrection : Il invite son enseignante de mathématiques ! Et elle aussi est intéressée ! Vous vous rendez compte ? La prof de maths : c'est la révolution du cosmos ! S'il prend le cœur d'une prof de maths, cela signifie qu'il conquiert vraiment tout le monde ! Je ne le dis pas parce que j'ai quelque chose contre les profs de maths – je les respecte profondément – mais pour souligner la grandeur du Christ.

Dès le premier jour jusqu'au dernier jour de leur vie, les apôtres étaient continuellement confrontés à des faits qui suscitaient en eux les plus grandes interrogations : ils étaient continuellement surpris par ce qu'il faisait, par sa manière de regarder la maladie, par le fait qu'il ne condamnait pas les pécheurs, qu'il était capable de clouer au pilori les savants de son époque, mais surtout parce qu'il saisissait en profondeur leur humanité, au point qu'ils continuaient à répéter : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » Et comme notre ami qui a invité sa prof de maths, les disciples aussi doivent s'être demandés : « Qui es-tu qui as tellement pris l'initiative dans nos vies et qui nous conquiers ainsi ? Qui es-tu ? Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » Moi aussi je le répète, mais non impulsivement, comme je le dis devant un coucher de soleil ou devant une belle soirée. Je dis : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! », devant une présence, parce que je veux la suivre, parce que je veux mieux la connaître, parce que je ne peux plus la laisser. C'est ce que raconte un autre d'entre vous, qui a rencontré des jeunes de CL-Lycée en travaillant dans un hôtel pendant l'été et qui est émerveillé par la manière dont ils le traitent, c'est-à-dire comme un frère, au point qu'ils l'invitent aux vacances. Mais il leur dit : « Non, je ne fais pas partie de l'Église » et il laisse tomber. La période de travail des premiers se termine et voilà qu'arrivent d'autres jeunes de CL-Lycée qui ne connaissent pas ceux d'avant, mais il voit qu'eux aussi le traitent comme un frère, comme un ami, qu'il est bien avec eux, si bien qu'il demande : « Qui êtes-vous ? » « Nous sommes de CL-Lycée. » Et lui : « Alors je vais aux vacances ! » Ce n'est plus l'émotion d'un instant, c'est une présence qui continue à survenir et qui fait qu'il s'attache toujours plus à ces nouveaux amis. Les vacances sont très belles. L'été se termine et ce garçon pense : « C'est bon, maintenant je vais revenir à la vie d'avant » (vous vous rappelez le chant *Non son sincera* que nous avons écouté au début ?). Il retourne à l'école, mais il change de classe. Il a un nouveau camarade, assis dans le banc avec lui, qui lui propose : « Rencontrons-nous pour étudier ensemble un après-midi. » Quels beaux dialogues peut-on avoir avec ce camarade de classe ! Son humanité est vraiment sincère. Ainsi, il commence à lui parler de son été et son camarade lui dit : « Tu sais, moi aussi j'ai rencontré CL-Lycée. » C'est ainsi qu'ils ont commencé les rencontres de CL-Lycée dans leur école. Notre ami conclut ainsi son récit : « Aujourd'hui, cette compagnie fait partie de moi chaque jour ». Une affirmation pareille ne dépend pas du fait que nos émotions durent ; la question cruciale est que certains faits sont têtus et ne nous laissent pas tranquilles. Et avec tout le tourbillon de nos émotions, nous devons faire les comptes avec ces faits, car nous pouvons voir si nos émotions, nos doutes, nos interrogations peuvent être réglés pour comprendre si ces faits sont vrais ou non.

Le dernier fait qui m'a vraiment ému – parce qu'on a l'impression d'être revenu à l'année zéro de l'Église – concerne un de nos amis qui était issu d'une famille athée, si bien qu'il ne savait rien quant à la religion.

Mais un dimanche, son frère va jouer au foot à la paroisse, rentre à la maison et raconte ce qu'on fait là-bas. « Nous avons été surpris, raconte-t-il, qu'un enfant aille à la paroisse même le dimanche. Quelques semaines après, il est rentré à la maison et nous a expliqué la messe ; encore une fois, nous avons été étonnés. Nous avons laissé tomber : comme c'est un enfant, toute chose nouvelle qu'il voit lui paraît surprenante. Au cours des semaines suivantes la même chose s'est répétée et, au bout d'un moment, ma mère a commencé à s'intéresser [vous comprenez ? À la fin, toutes nos émotions possibles doivent faire les comptes avec les faits qui continuent à se produire]. Nous avons déménagé dans une autre ville [tout semblerait fini] ; presque aussitôt après, j'ai rencontré CL-Lycée et mes parents ont rencontré CL. Un week-end, nous étions réunis à la maison et nous avons commencé à parler de tout cela : au fil des réflexions, nous avons donné raison à mon frère [ils ont réglé leurs jumelles devant ces faits et ils ont dit : "Peut-être qu'à cause de tous ces faits il a raison"] ; il existe vraiment quelque chose de vrai et de beau dont nous ne connaissions pas l'existence. Nous ne savions même pas ce qu'était une messe ou le christianisme, alors nous avons décidé de nous faire baptiser. Mais cela ne s'arrête pas là [l'émotion pour le baptême reçu ne suffit pas], le changement n'était pas juste le passage d'athées à chrétiens, tout a changé. Le regard sur les choses, l'attitude, le rapport à la maison... Auparavant, dans la vie quotidienne, mes parents étaient si superficiels, incompréhensibles, alors que, tels qu'ils sont maintenant, c'est magnifique. Il arrive parfois qu'ils m'attendent debout, après une rencontre de GS, pour que je leur raconte comment cela s'est passé. Par rapport à la question "Nous n'avons jamais rien vu de pareil", je peux dire que je n'avais jamais rien vu de pareil, vraiment rien ! Quelque chose a changé ? Oui, tout a changé ! »

Depuis deux mille ans, dans la vie de chacun de nous surviennent tenacement, obstinément et irréductiblement des faits qui se répètent au fil du temps, non pas en raison d'un effort de notre part ou parce que les personnes en sont convaincues ; ils surviennent simplement par l'initiative du Mystère dans nos vies. Ces faits suscitent en nous des émotions, des émotions qui demandent à être suivies, qui suscitent des questions, qui engendrent une affection et un attachement, si nous ne restons pas simplement sur la crête de la peur ou de l'émerveillement.

« Qui es-tu ? » « Cette compagnie fait partie de moi chaque jour. » « Tout a changé ! » : est-ce une émotion sans raison ou est-ce un sentiment nouveau de la vie, fruit d'une confrontation avec le cœur, qui fait vivre et qui fait s'attacher ? Ce n'est pas une simple émotion qui tourne en rond mais, comme le dit don Giussani, « la stupeur initiale [des disciples] était un *jugement* », et non pas un jugement froid, mais « *un jugement qui [les] attachait* » ; « c'était [...] comme de la colle »⁴⁷ qui les attachait toujours plus à Lui. C'est un jugement plein d'affection, ce n'est pas une émotion qui se rassasie de sentiments mais la découverte de quelqu'un à qui je m'attache, à qui je peux confier toute ma faiblesse et toutes mes interrogations, à qui je peux dire : « J'ai du mal, je n'ai pas compris », sans éprouver de honte. Je peux enfin être moi-même, parce que je ne me suis jamais senti aussi humain que face à Lui. Comblés de cette affection, nous pouvons commencer à regarder notre humanité comme il la regarde : comme lui, nous pouvons n'avoir peur d'aucun aspect de notre humanité.

⁴⁷ L. Giussani, in « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 33.

« SEIGNEUR, SI NOUS TE QUITTONS, OÙ IRONS-NOUS ? » (Cf. Jn 6, 68).

À la fin de cette matinée, je reviens sur ce qui nous tenait le plus à cœur de vous dire, à moi comme aux autres adultes. Nous pouvons ne rien avoir compris, mais nous nous rendons compte que même notre incompréhension peut être utile, comme nous l'avons montré ce matin. Nous pouvons oublier tout ce que nous nous disons et nous tromper à nouveau des milliers de fois, mais même l'erreur peut être utile parce que l'on apprend plus en se trompant qu'en agissant bien par erreur. Nous pouvons oublier, nous distraire, être ennuyés, pris par des émotions opposées, tout disperser dès que nous rentrons à l'hôtel, mais tout cela peut être encore une fois l'occasion pour reprendre et pour redécouvrir ce qui nous tient le plus à cœur dans la vie : redécouvrir la seule Présence qui est à la hauteur de notre humanité, si unique au monde.

Pour nous faire comprendre cela, quand nous sommes allés lui rendre visite avant-hier, le père Carrón nous a donné un exemple formidable : « Si tu te promènes sur la route et que quelqu'un à l'improviste te regarde droit dans les yeux et te donne une gifle, que fais-tu ? Tu lui en donnes au moins une autre ! Mais si, en rentrant chez toi, tu ouvres la porte et que ta mère, qui t'attend, te donne une gifle, que fais-tu ? Tu lui demandes : « Pourquoi ? » Vous voyez ? Lorsque nous rencontrons une présence à laquelle nous faisons confiance, nous ne réagissons pas emportés par la vague des émotions, mais toutes nos émotions, tout notre étonnement, notre colère, notre douleur deviennent l'occasion d'un dialogue et nous poussent à demander : « Pourquoi ? » « Pourquoi suis-je distrait, maintenant ? », « Pourquoi me fais-tu cela, maintenant ? », « Pourquoi cette douleur ? ». Nous pouvons nous adresser à quelqu'un : la vie est ce merveilleux dialogue. Comme le dialogue du Christ avec le Père, ce soir-là : « Pourquoi, Père ? ». Cette interrogation l'a fait s'attacher radicalement à Lui, jusqu'à sa mort : « Non pas ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux ».⁴⁸ Ainsi, tous nos sentiments, nos incompréhensions, nos distractions ne sont pas un obstacle mais peuvent nous servir pour nous attacher plus au Christ, non pas à le fuir mais à redécouvrir qu'il ne nous abandonne jamais, comme au premier jour. Et la vie devient ce dialogue.

« L'esprit est ardent, mais la chair est faible. »⁴⁹ De cette manière, je vous l'assure, au fil du temps on ne devient peut-être pas meilleur, mais on s'attache toujours plus, on est toujours plus conquis par cette Présence qui survient dans notre vie. L'affection grandit, ainsi que le désir de suivre fidèlement, non emportés par les vagues du sentiment éphémère, mais comme fruit du travail de réglage et de jugement de tout sentiment, comme fruit de la reconnaissance pleine d'affection et d'émotion vraie pour ce qui nous est arrivé. Comme le dit don Giussani : « L'affection n'est pas une vague », comme les sentiments, mais c'est « céder sans cesse à l'attraction du vrai, être prisonniers de ce qui est vrai, beau, juste. Prisonniers ?! » Non. « Disciples ! »⁵⁰

Le témoignage d'un ami, qui décrit une situation que beaucoup d'entre nous ont – je pense – vécue, nous fait bien comprendre ce que signifie suivre et tout confronter avec une présence. « Un soir, pendant que toute ma classe était dans le car [pendant un voyage scolaire], quelques amis de CL-Lycée ont commencé à

⁴⁸ Mt 26, 39.

⁴⁹ Mt 26, 41.

⁵⁰ L. Giussani, in *“Non abbiamo mai visto nulla di simile !”*, cit., p. 34.

chanter avec quelques-uns de mes camarades, de manière un peu désordonnée mais passionnée. J'étais dans le groupe de mes amis "bon chic bon genre", qui ont aussitôt commencé à insulter les jeunes qui chantaient, ce qui n'a pourtant pas empêché mes camarades de CL-Lycée de chanter ensemble. Au milieu de tout cela est née en moi la question, immédiate et presque violente : suis-je plus heureux, moi, forcé de rester embaumé pour ne pas me sentir jugé négativement par mes amis "bon chic bon genre", ou bien eux, qui sont ensemble d'une manière si libre de préjugés que, s'ils ont le désir de chanter, le soir, dans le car, devant tout le monde, ils n'hésitent pas une seconde à le faire ? » Vous voyez ? On peut tout regarder. Au début, il a eu honte d'eux et les a méprisés. Mais le cœur est infailible et alors, en réglant cette honte et ce mépris, face à cette présence si irréductible, il s'est demandé : « Qui sont les plus libres ? Qui sont les plus heureux ? » Grâce à sa honte, grâce au fait qu'il ne se sentait pas "bon chic bon genre", il a pu redécouvrir ceux qui l'aimaient le plus et s'attacher davantage à eux. Il poursuit : « La réponse était évidente, entre les deux, c'était moi qui étais le plus triste, celui qui n'était pas libre d'être lui-même. Et il m'a été aussitôt évident que je n'avais jamais vu avant une amitié qui m'accepte tel que je suis. » Ajuster ses sentiments n'est pas le fruit d'une analyse de soi, c'est se rendre à cette évidence, c'est mettre au premier plan cette évidence par rapport à nos préjugés et déplacer notre centre affectif de ce qui nous domine (nos pensées, nos préjugés et ceux des autres) à une présence qui survient obstinément et nous reprend pour que nous puissions lui être fidèles.

Le chemin de cet après-midi au *Chemin de Croix*, comme tout le chemin de la vie consiste à faire cette comparaison, comme l'a faite notre ami : qu'est-ce qui me rend plus libre ? Qu'est-ce qui me rend plus heureux ? Qu'est-ce qui me rend plus moi-même ? Tout en partant de nos préjugés ou de ceux des autres, il faut à la fin déplacer notre cœur de ce que nous pensions, de ce que les autres pensent de nous, vers ce à quoi nous tenons vraiment, même si cela implique un sacrifice, même si cela veut dire perdre la face. Comme cet après-midi pendant le Chemin de Croix, il y aura dans la vie des moments où tout ne sera pas clair, des moments où notre limite ou nos images (l'ennui, la distraction, l'enthousiasme...) sembleront l'emporter, comme les lentilles mal réglées des jumelles. Et c'est notamment à ce moment-là que nous pouvons dire, pleins d'affection, comme l'a fait un jour saint Pierre : « Nous non plus ne comprenons pas, mais si nous te quittons, où irons-nous ? »⁵¹ Toute cette confusion m'est utile pour comprendre que Toi seul me rends vraiment humain. C'est pourquoi je Le suis, non pas aveuglement mais fidèlement, raisonnablement, avec toute mon affection, avec tout mon cœur. C'est ce que dit le beau roman de Louis De Wohl *Le Témoin de la neuvième heure* – je vous conseille de le lire –, qui raconte la vie de Jésus du point de vue d'un centurion romain. À un moment donné il décrit le personnage de la pécheresse qui se sent enfin pardonnée et libérée par Jésus ; sa famille la refuse et elle va chercher les amis de Jésus, parce qu'elle ne le trouve pas lui-même. Marie Madeleine lui demande : « Que veux-tu donc de Lui ? », et elle répond : « Autrement, je ne sais pas où aller. » Je redis la même chose : je ne sais pas bien ce que je veux de ma vie ; notre amie, hier soir, voulait un tatouage, un piercing ; je ne veux pas ces choses-là, mais moi non plus je ne sais pas vraiment ce que je veux de ma vie, quelle vie j'attends ; je n'ai qu'une chose qui me tient à cœur : je veux aller chez Lui, parce que sinon je ne sais pas où aller. Moi aussi, je veux être "disciple" de cet Homme qui m'a fait être moi-même

⁵¹ Cf. *Jn* 6, 68.

comme jamais personne d'autre, même si cela demande un effort, même si je vais souvent me tromper. Même si parfois je peux même m'en aller, je sais que je veux aller chez Lui, sinon je ne sais pas où aller.

Nous avons un lieu où revenir, nous avons une présence à suivre, non parce que nous ne nous trompons plus, ni parce que nous ne l'oublions plus, mais parce que c'est où, si ce n'est pas devant Lui, que mon humanité est enfin embrassée sans honte pour ce qu'elle est ? C'est ce que raconte le dernier témoignage de l'un d'entre vous, qui écrit à la fin de la dernière année de lycée : « Souvent, je m'aperçois que je suis encore en difficulté [si tu savais, mon ami, le mal que j'ai moi aussi !], je me découvre blessé ou sceptique, mais chaque fois, à un moment donné, je ne peux pas ne pas revenir à ce que j'ai vu dans la rencontre avec tant de personnes et penser avec simplicité : "Je peux fuir autant que je veux, mais je n'ai jamais rien vu de pareil". »

Mes amis, chacun de nous est appelé à formuler ce jugement du cœur, à chercher un lieu dont il peut dire, non pas juste parce qu'il est emporté par la vague de l'émotion mais plutôt avec une véritable émotion qui dure dans le temps : « Je n'ai aucun autre endroit où aller parce que je n'ai jamais rien vu de pareil ! » Ainsi, pleins d'affection, nous suivons cet Homme qui s'est ému même devant notre haine. Le Christ ne s'arrête pas devant la peur et la distraction, il n'a pas peur de regarder en face la tristesse et de prendre sur soi la croix pour nous. Il continue à mourir comme le grain de blé pour que nous soyons libérés de l'esclavage de nos sentiments et de nos émotions qui nous laissent avec de la terre brûlée dans les mains.

Pleins d'affection, nous suivons les pas de Dieu qui ne cesse pas de passer dans notre vie en nous comblant d'émerveillement. Voilà le sens du Chemin de Croix de cet après-midi.

Avec un minimum d'affection, avec un minimum de curiosité, que même ceux qui ne sont pas chrétiens peuvent avoir, cheminons en nous demandant : « Qui es-tu ? Qui es-tu qui donnes ta vie pour tous ? » Suivons tous la croix avec cette pointe minimale de curiosité. Ce n'est pas une commémoration historique, et le fait de nous demander de faire silence n'est pas un ordre de type militaire. Nous sommes comme les amis de quelqu'un qui va mourir et nous nous demandons pour cette raison : jusqu'à ce point ? Es-tu ému à ce point pour moi, pour ma distraction (et moi, entre-temps, je continue à me distraire), pour mon incompréhension (et moi, entre-temps, je continue à ne pas comprendre) ? Mais cette distraction, cette incompréhension, ce mot que je ne pourrais pas m'empêcher de dire à un ami pendant le Chemin de Croix, transformons tout cela en occasions pour nous demander : « Qui es-Tu pour ma vie ? » et pour redécouvrir l'affection que nous avons pour cet Homme. Cherchons donc les vrais amis, pas ceux qui vivent emportés par la vague des émotions, parce qu'ils sont complices, mais ceux qui savent nous rappeler à l'ordre, ceux qui savent nous corriger pour nous ramener à nous-mêmes et pas pour nous transformer comme ils veulent. Voilà pourquoi deux amis qui, cet après-midi, se regardent en silence en s'aidant à regarder la croix, sont deux vrais amis. Hier soir, en chantant avec quelques amis de Bologne, je disais : « Il n'y a rien de plus semblable au silence que ce chant », quand on chante tous ensemble. Que nous avons bien chanté, hier soir, en suivant le chef de chœur, quand nous devions baisser la voix, quand nous devions hurler, quand un seul devait chanter et tous les autres devaient se taire : nous étions comme une seule voix, et pourtant chacun se sentait exprimé beaucoup plus que s'il avait dit ce qui lui passait par la tête. Savez-vous ce qu'il y a de plus

proche de cette manière de chanter ensemble, et d'encore plus profond, oserais-je dire ? Le silence. En effet, dans le silence se passe la même chose : nous suivons ce qui arrive comme nous suivons le signe du chef de chœur, et nous cherchons à faire attention au moment où il faut parler, à la direction dans laquelle il faut regarder, au moment où il faut écouter. Le silence, ce n'est pas se remplir la tête de pensées, parce que cela nous fait peur, je le sais, mais c'est sortir notre cœur, nos yeux, nos oreilles, nos émotions, et les coller à ce qui se passe, les coller à cette croix, les coller à ce mot du livret, les coller à la voix de l'ami qui chante avec nous, en laissant que les yeux et le cœur soient remplis de ce qui arrive. Qui suis-je quand je fais silence ? Je suis la profondeur de ce qui arrive. Quand je fais silence de cette manière et que j'engage toute ma personne, comme le chœur (vous l'avez vu) est collé au chef qui le dirige, je suis plus moi-même que si je disais à mon ami la première bêtise qui me passe par la tête.

C'est un défi, mais je ne vous le lancerais pas si je ne savais pas à quel point il est beau pour moi. Alors, essayez vous-mêmes ! Vous avez tous les autres jours pour dire la première chose qui vous passe par la tête, mais au moins aujourd'hui, essayez ! Cherchons un ami qui nous aide à regarder, qui nous aide à suivre en silence.

Nous terminons en écoutant *Dulcis Christe*. Déjà à partir de maintenant, cherchons à coller notre cœur, nos yeux et nos oreilles à chaque mot. Imaginez cet Homme qui est ému parce que nous le haïssons. Nous nous levons.

Dulcis Christe

Angélus

Témoignage de Giorgio Vittadini

Samedi 15 avril, le matin

Pigi Banna. Tous les matins nous devons sortir du tombeau, comme le Christ ce matin-là. Non seulement du tombeau de notre lit, mais aussi de ce tombeau bien plus scellé qui est le tombeau de nos pensées, de nos émotions confuses et non bien réglées, de nos déceptions, ce tombeau qui nous pousse à dire que nous nous sommes trompés hier soir et que nous nous tromperons encore ce matin.

Et nous savons que nous ne pouvons pas sortir du tombeau par nos propres forces. Si, dans ces jours d'exercices, vous cherchiez une technique de survie, je vous l'assure, nous ne voulions pas vous en donner une parce qu'elle n'existe pas. Si vous cherchiez quelque chose qui fasse durer l'émotion de ce Triduum pascal, je vous assure d'ores et déjà que cela n'existe pas et que l'émotion aussi s'estompera. Mais je suis content qu'elle s'estompe. Si vous cherchiez une intelligence particulière dans ce que je vous dis, je vous assure que ce n'est pas ce que nous voulions vous communiquer.

Ce que nous voulions vous communiquer, ce qui est certain, c'est vous confronter à la vie d'un homme qui, il y a 2 000 ans, a brisé les portes de son tombeau et qui continue à crier au tombeau de ton lit, de tes pensées, de tes émotions, comme l'a dit le Pape : « Sors car la vie est pour toi. »

Depuis deux mille ans, il y a Sa compagnie qui nous crie : « Sors du tombeau, car ta vie est grande. » Nous n'avons pas la garantie d'avoir une technique de survie ou une morale particulière, mais nous sommes sûrs d'une présence qui, tous les matins, nous annonce : « Lève-toi ! Regarde ! Je suis avec toi. »

Angélus

Alberto Bonfanti. Je ne le dis pas par formalisme, mais parce que je suis vraiment édifié et frappé : comme chaque année, nous avons reçu de nombreuses questions loyales et sincères concernant ce que nous avons vécu ces jours-ci. Le noyau de ces questions, dans leurs différentes formulations, a assurément été le lien entre le sentiment et le cœur, dont nous parlait le père Pigi hier matin. Toutes les questions que vous avez envoyées sont l'expression de votre désir de grandir, de devenir grands, de prendre au sérieux votre vie, d'être protagonistes, de ne pas déléguer votre liberté aux autres, de vivre à la hauteur de votre désir. Même si cela implique un engagement, même si ce désir peut être gênant, comme l'a dit une fille hier soir pendant l'assemblée dans mon hôtel. Je voudrais avant tout vous dire que ces questions ont été suscitées par ce que vous avez vécu et par ce que vous avez entendu. C'est ce qu'a dit un ami ces jours-ci : « Vous avez fait remonter à la surface des questions qui étaient en moi mais qui se sont manifestées dans ce que disait le père Pigi. » Cela n'est pas secondaire, parce qu'il montre une méthode, il dit que le chemin à entreprendre est celui de nous rendre compte de ce que nous avons vu, de ce qui est arrivé, de ce qui a été dit. Nous reviendrons sur le contenu de ces journées dans le chemin de l'école de communauté des mois qui viennent. Ce que nous avons vécu, vos yeux l'ont dit plus que vos paroles, car – comme le dit une chanson de Claudio Chieffo que j'aime beaucoup – c'est des yeux que l'on comprend quand la vie recommence. Ce que nous avons vécu, ce sont vos yeux qui l'ont dit le plus, votre participation, votre tension vers le silence que vous

avez vécu malgré mille difficultés y compris pendant le Chemin de Croix, votre capacité à vous reprendre face à un rappel à l'ordre, comme hier matin, lorsque le père Pigi nous a rappelé au silence pour la manière distraite dont nous étions rentrés dans le salon. En somme, nous avons été saisis par quelque chose qui nous a attirés, par quelqu'un qui nous a émus, comme plusieurs l'ont écrit, par quelque chose qui nous a fait respirer. C'est ce qu'a dit un de nos amis français : « C'est comme si on m'avait donné un poumon supplémentaire. » Cela est important, non pour éviter toutes vos questions et toutes nos questions, mais parce que seulement si nous nous rendons compte, seulement si nous nous apercevons que cet émerveillement et cette émotion naissent d'une présence qui peut dire à notre ami (nous l'avons entendu hier) dans des circonstances dramatiques : même s'il y avait une femme, une mère, qui oublierait son fils, moi je ne t'oublierai jamais. C'est seulement si nous nous apercevons de cette présence que nous pourrions rester face à tout notre désir, à toutes nos interrogations, sans chercher de réponses dans des définitions ou des règles de comportement, comme nous sommes souvent tentés de le faire, ou en cherchant à les réduire, mais en restant face à ces interrogations avec l'assurance que chacune d'elles est un pas vers notre destinée. Écoutez à quel point le message que notre ami Carrón n'a pas voulu nous faire manquer cette année non plus est pertinent par rapport à ce que nous avons vécu et que j'ai cherché à rappeler brièvement. Je le lis : « Très chers amis, je pense à chacun de vous, dominé par le désir de grandir. Grandir signifie prendre sa vie en main. Mais cela n'est pas toujours simple. Parfois, en effet, il nous prend l'envie de revenir en arrière. C'était plus confortable, moins difficile, quand c'étaient les autres qui pensaient à affronter les problèmes pour nous. Souvent, la question revient : est-ce que je veux vraiment grandir ou est-ce que je préfère rester enfant ? Pour seconder le désir de grandir il faut un amour, une passion envers soi-même. Vivre à la hauteur de notre désir implique un engagement. Et ce n'est que pour les audacieux, comme je vous le dis souvent ; c'est pour ceux qui souhaitent être protagonistes en première personne, sans déléguer leur liberté aux autres. C'est moi qui veux découvrir toute la beauté de la vie, toute l'intensité que peut atteindre ma vie. Découvrir cela, nous rappelle don Giussani, "n'est un objectif possible que si l'on prend au sérieux la vie", sans rien exclure : "Amour, études, politique, argent, même la nourriture et le repos, sans rien oublier, ni l'amitié, ni l'espérance, ni le pardon, ni la colère, ni la patience." La raison de cette audace est la certitude inébranlable de don Giussani pour qui "chaque geste nous fait avancer d'un pas vers notre destinée" (*Le sens religieux*, p. 62-63). Quel frisson que de se lever chaque matin animé par la curiosité de découvrir comment chaque geste peut être un pas vers notre destinée, quel que soit le défi à relever ! Nous pouvons le faire uniquement parce que nous sommes certains d'avoir un compagnon de chemin tel que Jésus. "Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde" (*Mt 28, 20*). En sa compagnie, nous pouvons oser affronter n'importe quel défi, comme nous le témoigne quelqu'un qui n'a pas eu peur de grandir, le pape François : "Ne nous laissons pas emprisonner par la tentation de rester seuls et découragés à pleurer sur nous-mêmes pour ce qui nous arrive ; ne cédon pas à la logique inutile et peu concluante de la peur, à nous répéter, résignés, que tout va mal et que rien n'est plus comme autrefois. Il s'agit là de l'*atmosphère du tombeau* ; le Seigneur désire au contraire ouvrir la voie de la vie, celle de la rencontre avec Lui, de la confiance en Lui, de la *résurrection du cœur*, la voie du 'Lève-toi ! Lève-toi, viens dehors !' Voilà ce que le Seigneur nous demande et Il est à nos côtés pour le faire" (*Homélie à Carpi*, 2 avril 2017). Joyeuses Pâques ! Votre ami Julián. »

Nous avons besoin de rencontrer des personnes qui n'ont pas peur de grandir, comme le Pape, comme Carrón, comme le père Pigi, mais aussi comme beaucoup d'entre nous, et d'être en leur compagnie. C'est la valeur du témoignage parmi nous. C'est la raison pour laquelle nous avons invité (et nous le remercions d'être venu) mon ami personnel et notre très cher ami Giorgio Vittadini, qui est professeur de statistique à l'université Bicocca de Milan, à qui je donne tout de suite la parole.

Giorgio Vittadini. J'espère que vous applaudissez Albertino, car on ne sait jamais comment cela va se terminer... ! Je veux vous parler du fait que je suis en chemin à soixante-et-un ans. Je commence en disant que les deux chants que nous avons chantés au début, *I cieli* et la *Ballata dell'uomo vecchio*,⁵² sont le *leitmotiv* de ma vie. Dans *I cieli*, le fait que « c'est Lui qui m'a donné » est certain : j'ai été saisi par une présence bonne à travers tout ce que j'ai reçu de bien. Je vais chercher à vous le raconter. Je dis que j'ai été saisi non pas parce qu'un jour j'ai eu une apparition, mais parce que j'ai été saisi à travers la réalité « normale ». Le premier élément de la réalité où le Seigneur m'a saisi a été mon désir, un désir qui allait jusqu'à la tristesse, comme dans la *Ballata dell'uomo vecchio*. La première partie de ce que je raconte veut être un commentaire de ce passage de Julián Carrón : « Pour seconder le désir de grandir il faut un amour, une passion envers soi-même. Vivre à la hauteur de notre désir implique un engagement. Et ce n'est que pour les audacieux, [...] pour ceux qui souhaitent être protagonistes en première personne, sans déléguer leur liberté aux autres. »⁵³ Je veux vous montrer de quelle manière ce désir s'est manifesté dans ma vie, même si au début ce n'était pas de façon consciente. C'est pourquoi je voudrais que nous commencions par une chanson d'Enzo Jannacci, *Pedro Pedreiro*,⁵⁴ parce que ce que vous entendrez dans cette chanson, c'est moi à votre âge et même après.

Pedro Pedreiro

J'étais un garçon normal... eh bien, peut-être pas vraiment normal... Quoi qu'il en soit, j'étais très bon à l'école, mais pour le reste, quoi qu'il arrivait ou que j'imaginai, rien ne me suffisait jamais. Je jouais au foot, mais cela ne me suffisait pas. Le fait d'être bon à l'école ne me suffisait pas. Les amis ne me suffisaient pas. Une grande inquiétude me hantait. Comme cela m'énervait que les gens ne me considèrent que pour mon intelligence et qu'ils jettent le reste, je faisais des bizarreries. Par exemple, je pariais cent lires que j'irais me mettre dans une flaque d'eau ou que je mangerais le sous-verre en carton de ma bière. Faire le pitre exprimait mon désir de ne pas être acheté par les autres. Je me rappelle que ma prof du collège m'a dit : « Je vais te mettre en ordre, parce que toi (comme on le dit d'habitude) tu es intelligent mais indiscipliné. » À la fin, je n'ai pas changé et elle a eu un *burn-out*.

Vous comprenez que quand vous avez quelque chose de ce genre dans le cœur, un désir si débordant,

52 C. Chieffo, « I cieli » [Les cieus] et « Ballata dell'uomo vecchio » [Ballade du vieillard], in *Canti*, Società Coop. Edit. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 194 e 218.

53 Voir ci-dessus, p. 1.

54 *Pedro Pedreiro*, paroles et musique de Chico Buarque ; texte italien de Giorgio Calabrese et Enzo Jannacci, extrait de l'album *Vengo anch'io. No, tu no* [Je viens aussi. Non, pas toi], (1968).

vous avez facilement le sentiment que tous veulent vous normaliser, même si d'habitude c'est en valorisant ce que vous faites sans la moindre difficulté, ce qui en fin de compte n'est pas si important pour vous. Dans mon cas, c'était les études. Mais cela ne peut pas vous aller parce que ce que vous attendiez était toute autre chose. C'est ce que dit la chanson : « Il attend quelque chose au-delà de son monde / de plus grand que la mer ». Je me rappelle qu'on m'a fait écrire une dissertation sur l'importance de l'Europe. J'ai écrit que non seulement l'Europe m'étouffait, mais aussi l'Italie, aussi bien que mon quartier et mon école, et que tout milieu d'appartenance me paraissait oppressant. On a barré ma dissertation d'un grand trait de crayon bleu ; il en a fallu de peu qu'on m'envoie dans une maison de redressement. Je ne sais pas s'il vous est déjà arrivé de ressentir quelque chose de crucial que les autres ne comprennent pas... Comme le petit prince de Saint-Exupéry, qui montrait aux adultes le dessin d'un boa qui avait avalé un éléphant, mais ils ne voyaient qu'un chapeau... Vous comprenez que, si vous attendez quelque chose de grand, ce qui est normal vous étouffe. En même temps, néanmoins, j'avais le sentiment que quelque chose de beau et de grand se produisait dans la réalité et que les miens n'étaient pas que des rêves impossibles. Par exemple, j'écoutais mon grand-père raconter de la belle vie qu'on vivait à la campagne, où les personnes étaient ensemble et où l'on s'aimait bien les uns les autres, et je m'attristais à la pensée que tout cela ne se produisait plus. En tout cas, l'idée de « me ranger » et de faire une vie qui consiste uniquement en une carrière, de beaux vêtements et des fêtes me rendait fou, je ne pouvais pas l'accepter. Heureusement que le tramway est arrivé. Ce tramway qui est arrivé, pour moi, c'est la rencontre avec le mouvement, d'abord avec un enseignant au lycée puis à l'université, la rencontre avec une compagnie qui, pour la première fois, au lieu de thématiser comme tous les autres la « normalité », thématise cette étrange inquiétude, ce besoin que je portais en moi et dont je ne savais même pas ce que c'était.

Cette rencontre a été « la nuit où j'ai vu les étoiles », comme le dit la chanson de Claudio Chieffo.⁵⁵ Pendant cette « nuit où j'ai vu les étoiles », je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, mais j'ai pu rêver tout ce que pourrait être ma vie dans un monde où enfin je pouvais thématiser cette blessure que je porte en moi, l'interrogation qui me détermine, cette envie de bonheur si encombrante, l'angoisse que rien ne fonctionne de ce qui existe. C'est ainsi qu'a commencé mon aventure, une aventure totale. Au cours de mes années de lycée et d'université, j'ai vécu une aventure totale, qui allait des études à l'amitié, grâce à une compagnie pleinement humaine. Jusqu'à ce point, j'avais toujours considéré l'amitié dans le monde catholique comme quelque chose de fonctionnel : « Il faut être ensemble parce que de cette manière on fait du bien », « il faut travailler ensemble parce que comme cela on étudie et l'on s'améliore ». Au contraire, j'ai commencé à fréquenter ces nouveaux amis pour le goût et pour le plaisir d'être ensemble, de partager la vie et même de mieux la comprendre. Ce n'était pas une période facile : pendant que je fréquentais l'université [les années 1970, *ndt*], il y avait le terrorisme en Italie. Mes amis et moi voulions comprendre et juger plus en profondeur ce qui se passait dans notre pays, au-delà de l'affrontement idéologique en cours y compris dans les journaux, au-delà des simplifications faciles du type : « Les terroristes ont raison, même s'ils sont violents » ou bien « il faut que la police les élimine tous physiquement ». Nous voulions regarder la situation

55 C. Chieffo, « La notte che ho visto le stelle » [La nuit où j'ai vu les étoiles], in *Canti*, op. cit., p. 236-237.

d'une manière différente, sur la base de l'expérience de bien et de foi que nous faisons. Nous cherchions aussi à aider ceux qui étaient plus dans le besoin, par exemple en cherchant des places dans des appartements pas chers, en rédigeant et imprimant les notes des cours ou en étudiant ensemble (comme le fait maintenant Portofranco [un centre où l'on aide les jeunes ayant des difficultés scolaires, *ndt*]). Nous consacrons beaucoup de temps à des rencontres où nous discutons de l'expérience que nous faisons, de notre recherche de la vérité, de ce que nous désirions.

Jusqu'à ce moment-là, dans la vie, j'étais surtout tombé sur des adultes par lesquels je me sentais « pelé » comme une pomme : « Tu es bien, tu es intelligent... mais enlevons ta peau, c'est-à-dire ta partie irrationnelle, ainsi seras-tu plus juteux... ». Au contraire, pour la première fois de ma vie, j'ai trouvé quelqu'un qui ne m'a pas pelé, qui a compris que la partie la plus vraie en moi était ma peau, la partie faible, la partie des flaques d'eau, la partie de cette interrogation à la Pedro Pedreiro, confuse mais authentique. Pour la première fois, j'ai trouvé quelqu'un qui m'a pris tel que je suis, qui a compris que cette inquiétude exprimait un désir vrai et profond. Pensez donc à ce que vous voudriez le plus changer en vous : en fait, ce n'est pas quelque chose à éliminer mais c'est avant tout l'expression de quelque chose de profond qu'il vous faut encore découvrir. C'est un signe du fait que nous ne pouvons pas « nous ranger », qu'il est normal de ne pas l'accepter. Il n'y a pas de moule dans lequel nous pouvons rentrer. Autrefois, le moule était : un beau mariage, une position sociale, un emploi dans une banque... Ce n'est surtout pas quelque chose de négatif en soi, mais cela ne peut pas suffire. Ce que vous portez en vous, cette étrange inquiétude, cette interrogation, cette compagnie a pris au sérieux tout cela. Don Giussani a compris ce que je portais en moi, et grâce à cela j'ai pu reprendre.

Mais comme c'est le Seigneur qui bâtit, il n'a pas suffi d'en avoir fait l'expérience une fois. J'ai terminé l'université dans cette compagnie, j'ai réussi ma maîtrise en Économie avec les félicitations du jury et la perspective de travailler à l'université. C'est là qu'a eu lieu la première grande épreuve de ma vie : une personne qui m'était chère est tombée malade d'une dépression grave. Imaginez un jeune homme de 19 ans qui reste toute la journée à la maison, les stores baissés, sans rien faire pendant une année entière, sans perspectives, parce qu'il n'arrive pas à vivre. Je ne pouvais pas l'accepter.

Je me demandais quel sens avait toute cette douleur. Tant que le monde entier allait bien et moi aussi, mais cette personne était dans cet état, à quoi servait la vie ? Pour la première fois, j'ai éprouvé cette tristesse dont parle Claudio Chieffo, celle des « mille siècles » : l'impossibilité de vivre. Je n'avais pas encore eu de pensées précises quant à ma vocation : je n'avais pas une petite amie, mais je n'avais jamais pensé non plus à la virginité. Après cette expérience, j'ai eu une intuition que je suis allé exposer à don Giussani : « Si des choses pareilles arrivent, si un jeune homme doit vivre une telle souffrance, il n'y a que deux options : soit tout est absurde, y compris ce que j'ai rencontré de beau, soit la seule option est de se mettre du côté de Celui qui fait tout, car, dans la vie, il doit me donner une raison de ce qui arrive. » Je lui disais : « Peut-être que mon chemin est celui des *Memores Domini*, celui de la virginité en tant que laïc dans le monde. » Giussani m'a dit que c'était une bonne raison pour vérifier ce chemin. C'est ainsi qu'est née ma vocation à la virginité, comme un défi à Dieu, comme une exigence qu'on me donne la raison de tout ce qui existe dans la réalité, pas seulement de ce qu'il y a de beau et de correspondant : « Au lieu de te déclarer la guerre, je me mets avec

toi, mais je veux comprendre. » C'est là qu'est née cette vocation qui s'est ensuite poursuivie dans les *Memores Domini*.

Je vais vous dire encore une chose seulement concernant ce point : ma vie a été une suite ininterrompue de rencontres avec quelqu'un qui, comme Giussani, a souligné la présence de cette disproportion entre ce que nous désirons et ce que nous vivons. C'est-à-dire que, devant mes interrogations, même déchirantes, au lieu de me donner des explications théoriques sur les événements et sur le monde, Dieu m'a fait rencontrer des personnes, et pour moi chaque personne est unique et a son charme, parce que dans la vocation chrétienne tous ont une importance. Comme le clochard de la chanson *El portava i scarp del tennis* :⁵⁶ on aurait dit un homme qui n'avait aucune importance, mais pas pour Enzo Jannacci qui chantait cette chanson. Je vous donne deux exemples seulement de ce qu'a signifié de vivre de manière différente le rapport avec les personnes. Un concerne justement Enzo Jannacci. Après le Meeting de 2009, après qu'il eut parlé de la caresse du Nazaréen à propos de la mort d'Eluana Englaro – une affaire qui a secoué l'Italie [la jeune femme, dans un état végétatif depuis plusieurs années après un accident de la route, a été laissée mourir en arrêtant de l'alimenter et de l'hydrater, *ndt*] –, une grande amitié est née entre nous. C'étaient précisément les deux questions dont je vous ai parlé qui nous unissaient. Lorsqu'il est venu à Portofranco, Albertino lui a demandé : « Que souhaites-tu à ces jeunes ? » « Je vous souhaite tout le bonheur que le Nazaréen a promis à travers sa caresse, et cette blessure. La caresse qu'il a donnée ce jour-là à cette personne, pauvre. »⁵⁷ Chacune de ces amitiés que j'ai vécues dans ma vie a consisté dans le partage de cette blessure, de ce besoin d'impossible qui nous constitue, et dans la caresse, le signe du Seigneur qui nous dit : « Ne crains pas cette blessure, cheminons ensemble. »

Le deuxième exemple concerne le rapport avec les femmes. Cela pourrait paraître bizarre pour quelqu'un qui vit la vocation à la virginité, alors que c'est un aspect qui m'a permis d'expérimenter ce qu'est la profondeur dans un rapport : ce n'est pas de posséder mais de se passionner pour la vie de l'autre, pour le fait que l'autre se réalise. Dans *Peut-on vivre ainsi ?*, Giussani parle du rapport entre Marie Madeleine et Jésus et demande : qui possédait le plus Marie Madeleine, tous les amants qu'elle avait eus ou Jésus quand il la regardait ? On aime une femme plus profondément en la regardant à un mètre de distance qu'en couchant avec elle. J'aimerais beaucoup que tous arrivent à ressentir cela, parce que c'est plus vrai, c'est infiniment plus profond et satisfaisant.

Je pourrais continuer, mais je veux dire que ma vie, à partir de ce moment-là, a été d'une fécondité affective impressionnante.

Avant de passer à un autre sujet, je vais encore vous dire ceci : dans la vie, il y a une fécondité, une affection, une différence de goût qui surgit de la tristesse, du fait de thématiser cette blessure, de se regarder en fonction du destin, qui est comme celle des apôtres avec Jésus. C'est ce que je vis. En effet, de ce point de vue, je n'ai pas l'impression d'avoir soixante-et-un ans, j'ai l'impression d'en avoir vingt.

⁵⁶ *El portava i scarp del tennis* [Il chaussait des tennis], paroles et musique d'Enzo Jannacci (1964).

⁵⁷ E. Jannacci, « La ferita che ho nel cuore » [La blessure dans mon cœur], interview réalisée par Paolo Perego, *Tracce-Litterae communionis*, janvier 2012, p. 88.

Je veux maintenant commenter l'autre partie de la phrase de Carrón que j'ai citée, celle qui dit : « C'est moi qui veux découvrir toute la beauté de la vie, toute l'intensité que peut atteindre ma vie. Découvrir cela, nous rappelle don Giussani, "n'est un objectif possible que si l'on prend au sérieux la vie", sans rien exclure : "Amour, études, politique, argent, même la nourriture et le repos, sans rien oublier, ni l'amitié, ni l'espérance, ni le pardon, ni la colère, ni la patience." La raison de cette audace est la certitude inébranlable [que] "chaque geste nous fait avancer d'un pas vers notre destinée." »⁵⁸ La richesse de ma vie, à laquelle j'ai fait référence plus tôt, ne dépend pas de mon habileté mais implique ce que Carrón dit dans cette phrase. Comme l'a dit le Pape à Monza [lors de son voyage à Milan, *ndt*], en parlant de l'annonce de l'ange à Marie, cette rencontre introduit l'impossible dans la vie. Chercher Jésus ne signifie pas attendre que quelque chose survienne sans rien faire. Et Jésus ne survient pas en raison de quelque chose que nous faisons. Que l'impossible soit dans le réel signifie que je peux continuer à le chercher sans jamais perdre le courage de l'attendre et reconnaître ainsi les signes indéniables de sa présence là où ils surviennent. Le fait que Jésus est là signifie que je peux ne jamais laisser tomber ma vie, quelles que soient les conditions dans lesquelles je vis.

Je vais vous expliquer ce point en vous parlant de mon travail. Beaucoup viennent me demander des suggestions quant au travail qu'ils pourraient faire et me disent justement ce qu'ils désirent. Voyez-vous, le fait que nous pouvons toujours avancer et que la vie ne nous trahit pas parce que Jésus est là, je l'ai également vu dans le fait que je me suis complètement trompé dans le choix de ma profession : je voulais devenir historien mais je suis statisticien. Pourquoi ? J'aimais l'histoire, mais mon père soutenait que des études en histoire ne me garantiraient pas un avenir. Nous avons passé l'été après le bac à discuter en termes hostiles. Début septembre, je n'avais toujours pas décidé ce que j'allais faire. Je me rappelle qu'un après-midi j'ai pris mon vélo (un moyen de transport que j'utilise toujours parce que je n'ai pas le permis de conduire), je suis arrivé place Piemonte, je suis entré dans une cabine téléphonique (vous ne savez peut-être même pas ce que c'est), j'ai inséré un jeton téléphonique (vous ne connaissez pas cela non plus) et j'ai appelé mon enseignant du lycée : « Écoute, ici c'est le bordel, je ne sais pas quelle faculté choisir. » Il m'a suggéré de m'inscrire à la faculté d'économie parce que dans ce cursus on fait beaucoup d'histoire. Et moi, qui ne m'intéressais pas à l'économie et pour qui le seul journal imprimé sur papier rose était *La gazzetta dello sport* [Le journal du sport], assurément pas *Il sole 24 ore* [« Le soleil, 24 heures » est le plus important journal économique italien, *ndt*], vingt minutes après j'étais à l'Université catholique de Milan pour m'inscrire à la faculté d'économie. C'est aussi grâce aux amis du mouvement que j'avais rencontrés que ce que j'étudiais a commencé à me plaire et même à me passionner, à faire surgir en moi des questions, par exemple concernant le rapport entre l'économie, le travail et la vie des personnes. Après la maîtrise, j'ai eu la possibilité de continuer mes études à l'étranger, mais j'y ai renoncé pour un problème familial. Alors don Giussani m'a suggéré de chercher à continuer mes études à l'université de Milan, mais à ce moment-là il ne semblait pas y avoir de places disponibles. Pendant une rencontre avec des adultes, j'en ai parlé et chacun me donnait des conseils. À un moment donné, un professeur a dit qu'il y avait un poste disponible à la faculté de

⁵⁸ Voir ci-dessus, p. 1.

statistique.

De nouveau, je me suis retrouvé dans une situation limite : je devais m'occuper de statistique, alors que je n'avais pas tellement de passion pour les mathématiques, qui avaient été la dernière de mes matières choisies au bac.

Je me suis retrouvé à avoir affaire à des livres en anglais, pleins de formules composées de lettres grecques. Pendant longtemps, j'ai eu horreur de ce je devais étudier, car j'avais la sensation que cela n'avait rien à voir avec moi. Je croyais mourir : dehors, il y avait le soleil, et moi j'avais cela devant moi.

Je vais vous dire tout de suite que je considère le fait que maintenant j'aime mon travail comme le miracle de ma vie.

Ce qui démontre précisément que, face à l'impossible, il est possible de recommencer. C'est ce qu'écrit Alessandro Manzoni [cf. *Les fiancés*, trad. G. Martinelli, Hachette, Paris 1897, t. 1, p. 191-192, *ndt*] à propos de la religieuse de Monza : accepter une condition, même si on ne l'a pas choisie, même si c'est le fruit d'une erreur, peut être le premier pas pour marquer un tournant dans sa vie.

Le moment crucial de ce passage a eu lieu lorsque don Giussani m'a dit que, même si ce n'était pas certain que j'y arrive (à ce moment-là, les études étaient très difficiles pour moi), si j'offrais mes études au Seigneur, qui est présent là-dedans, ce que je faisais pourrait devenir intéressant. C'est là le tournant propre au travail, à toutes les époques et pour tous les croyants. Ceux qui sont partis travailler dans les mines ou ceux qui ont émigré ne vivaient assurément pas une situation meilleure que la mienne. Je peux imiter le Seigneur en acceptant la situation dans laquelle je suis. Nous pouvons faire ce que nous faisons, quoi que ce soit, avec toi, Seigneur, parce que tu es là avec moi. Cette nouveauté de l'offrande a commencé à rendre les formules moins hostiles pour moi. Peu de temps plus tard, j'ai rencontré un professeur intéressant et j'ai commencé à me passionner pour ce sur quoi nous travaillions ensemble.

Je vais maintenant vous dire comment cela est arrivé : j'ai commencé à m'apercevoir que ces formules expliquaient un morceau de la réalité et qu'elles avaient donc mystérieusement affaire avec un morceau de la vérité. Résoudre un théorème était comme rejoindre quelqu'un qui m'attendait au bout de la formule, et ce dont je m'occupais n'était pas la recherche du néant. Faites attention, cela concerne toute sorte d'études car – songez-y – peut-on communiquer de très belles choses dans une langue étrangère sans étudier sa grammaire ? Peut-on apprendre le karaté sans « lustrer et froter, lustrer et froter », comme on le voit dans le film *Karaté Kid* ? Il faut apprendre à entrer dans la réalité, même dans celle qui nous paraît hostile mais qui a toujours un soupirail, et il y a quelqu'un qui nous attend.

C'est ainsi que, progressivement, est née en moi la fascination pour la recherche et que je me suis passionné pour cette matière qui semblait être à l'opposé de moi. Je suis quand même resté un « humaniste » ; en effet, dans mon temps libre, je lis beaucoup ce genre de choses. Si j'ai pu vaincre mes erreurs et mes peurs, vous pouvez y arriver vous aussi. Tous ont peur de se tromper ; moi, je me suis trompé et je suis content... Imaginez cela ! Quelqu'un qui ne se trompe pas pourrait ne pas être plus content que moi.

Mais ce goût a besoin d'un autre élément car, après la beauté de la découverte de ce qui te correspond, il faut se plier à la réalité. Pour moi, qui suis désordonné, cela n'a pas été facile, par exemple, d'être contraint de devenir précis (parce que si on se trompe d'une virgule, toute la démonstration saute). Je me rappelle mon

premier travail comme si c'était hier : je devais étudier le phénomène des trajets domicile-travail dans la province de Bergame. J'ai construit mon bel algorithme statistique, j'étais tout excité et je me suis rendu chez mon professeur. Il l'a regardé et au bout d'un moment il m'a dit : « C'est beau, ce travail, mais y a-t-il tellement d'hôtels à Calolziocorte [une ville de la province de Lecco, mais appartenant à celle de Bergame à l'époque des faits, *ndt*] ? » « Pourquoi ? », lui dis-je. « Parce que d'après tes calculs, il y a cent personnes qui y entrent le matin et trente qui en sortent le soir, donc il y a soixante-dix personnes qui restent dormir là-bas. » J'avais construit mon modèle statistique et j'étais satisfait ; dommage que je n'aie pas pris le temps de faire les calculs pour vérifier ! À ce moment-là, pour la première fois, j'ai compris que, comme une maman qui aime son enfant doit aussi lui nettoyer le derrière ; il faut se plier aux différents aspects de la réalité. Quand on révise les verbes grecs avec leurs désinences, quand on apprend l'anglais, il faut affronter l'ennui car, évidemment, la fascination ne suffit pas pour nous changer. Cet aspect aussi, qui au début me coupait les jambes, s'est transformé en goût, dans la beauté de seconder et d'aimer la réalité telle qu'elle est, la beauté de ne pas faire que les choses fascinantes du travail. Les païens, que faisaient-ils ? Ils ne s'occupaient que du travail intellectuel et laissaient le travail manuel aux esclaves. Puis, Jésus est arrivé, qui a travaillé comme charpentier et qui a dit que tout est bien : à partir de ce moment, tout travail est devenu digne, c'est-à-dire qu'il peut être à nous, qu'il peut être vécu comme quelque chose qui n'est pas contre nous.

Combien d'erreurs faisons-nous, et quelle peur en avons-nous toujours ! Dans mon travail, il arrive de travailler même une année sur la rédaction d'un article, puis la revue à laquelle il est destiné peut le rejeter ou signaler ce qui ne va pas. Je me rappelle que je suis allé à un colloque pour présenter un article qui a été critiqué. Je suis retourné auprès de mon professeur et je lui ai dit qu'en réalité je ne m'étais pas trompé et que – comme le fait l'italien moyen – c'était l'arbitre qui était vendu. Il m'a répondu pourtant que ceux qui m'avaient critiqué avaient raison et il m'a suggéré d'aller demander des explications, parce qu'ainsi seulement je pourrais apprendre. L'humiliation de se tromper, de prendre une très mauvaise note, de se rendre compte de ne pas savoir, de devoir recommencer en admettant son échec, cela aussi, au fil du temps, est devenue quelque chose d'intéressant, parce que le fait de m'apercevoir d'une erreur devient une occasion précieuse pour évoluer, pour changer.

Maintenant, j'aime ce travail, même si ce n'est pas celui pour lequel j'étais le mieux prédisposé, je me le suis approprié. Au début de ma carrière universitaire, j'avais une autre objection, je croyais que je n'aurais pas le temps de m'occuper d'autre chose que ce que demandait mon travail en tant qu'universitaire, alors que c'est le contraire qui s'est produit : je me suis occupé d'une association d'entreprises, la Compagnie des Œuvres, et de nombreuses œuvres sociales, comme AVSI et la Banque alimentaire, et culturelles, comme le Meeting de Rimini. Une expérience chrétienne rend curieux et désireux de comprendre le contexte dans lequel on est. Je pense à la chance que j'ai eue, grâce au Meeting, de rencontrer beaucoup de personnes, dont plusieurs parmi les plus importantes sur la scène politique italienne. Nous ne l'avons pas fait pour le goût du prestige ou du pouvoir, mais notamment pour le désir de connaître, de comprendre et de vérifier notre expérience, ainsi que de la comparer avec celle des autres.

Maintenant je veux vous parler de la dernière partie, du côté obscur de la force. Comme dans la guerre des étoiles, il y a aussi un côté obscur qui est la chute du désir et qui survient également dans une vie aussi

pleine et satisfaisante comme peut être la mienne à mon avis. À ce propos, je vais vous lire un passage du pape François : « Ne nous laissons pas emprisonner par la tentation de rester seuls et découragés à pleurer sur nous-mêmes pour ce qui nous arrive ; ne cédon pas à la logique inutile et peu concluante de la peur, à nous répéter, résignés, que tout va mal et que rien n'est plus comme autrefois. Il s'agit là de *l'atmosphère du tombeau*. »⁵⁹ Eh bien, il m'arrive de vivre l'atmosphère du tombeau. Pour introduire cette dernière partie, je fais chanter une autre chanson d'Enzo Jannacci, *L'uomo a metà* [L'homme à moitié].⁶⁰

L'uomo a metà

Qu'est-ce que cela veut dire que « la vie s'arrange mais nous ne serons pas là » ? Que dans ma vie, cette vie si riche, je peux ne pas m'apercevoir de la guerre qui se déroule. Je vous en parle pour que vous compreniez que si j'y arrive, tout le monde peut y arriver.

Le côté obscur émerge des manières les plus disparates. Je pense à quel point certains événements sportifs déterminent mon humeur, par exemple les exploits de mon joueur préféré, Antonio Cassano ; à combien je réagis mal aux critiques (une fois, Giussani m'a dit : « Tu es diabolique ou paranoïaque, choisis. » Et moi : « Paranoïaque ») ; à combien je peux être absent ou ennuyé ; au nombre de fois où je n'ai pas pris la responsabilité de mes choix (je pense au travail, parce qu'avant d'accepter mon chemin j'ai longtemps considéré don Giussani comme responsable de ce choix). Combien de fois je me suis fâché avec le monde entier pour les choses qui ne fonctionnent pas, pour les projets qui ne se réalisent pas. Combien de fois, comme dans la chanson *Il monologo di Giuda*⁶¹ [*Le monologue de Judas*], j'ai pensé : « Et pourtant le royaume ne vient pas. » Je me souviens d'une fois où j'étais à New York pour rendre visite à notre communauté. Je traversais le Bronx et je pensais : la foi, on devrait la voir, elle devrait changer le monde, mais nous sommes trois pelés et un tondu, et nous nous disputons par-dessus le marché. Serait-ce cela le salut du monde ? Je ne doutais pas de l'existence de Dieu et de Jésus, mais comment peut-on dire que Jésus vainc face à toutes ces limites ?

Et puis mon mal. Quand je me confesse, je fais la liste. Mon problème est que la liste est toujours pareille. Chaque fois, je me dis : zut, ce sont les mêmes péchés que ceux de la dernière fois...

Pour ne pas parler de la douleur innocente : face aux tragédies, aux morts en guerre, au soldat inconnu, aux tremblements de terre. Il y a un passage de Dostoïevski, dans *Les frères Karamazov*, où Ivan parle d'un enfant déchiqueté par les chiens du fait de la méchanceté de son maître, et il dit : « Si tous doivent souffrir afin de concourir par leur souffrance à l'harmonie éternelle, quel est le rôle des enfants ? On ne comprend pas pourquoi ils devraient souffrir, eux aussi, au nom de l'harmonie. Pourquoi serviraient-ils de matériaux destinés à la préparer ? [...] Pendant qu'il est encore temps, je me refuse à accepter cette harmonie supérieure. [...] Et si la souffrance des enfants sert à parfaire la somme des douleurs nécessaires à

⁵⁹ François, *Homélie à Carpi*, 2 avril 2017.

⁶⁰ *L'uomo a metà* [L'homme à moitié], paroles et musique d'Enzo et de Paolo Jannacci, extrait de l'album *L'uomo a metà* (Ala Bianca, 2003).

⁶¹ C. Chieffo, « Il monologo di Giuda », in *Canti*, op. cit., p. 230-231.

l'acquisition de la vérité, j'affirme d'ores et déjà que cette vérité ne vaut pas un tel prix. »⁶²

Je pense à combien de raisons j'ai dans ma vie pour être content, et pourtant combien de choses rendent ma vie sombre, malgré le mouvement, malgré le Groupe adulte [première dénomination des *Memores Domini*, association de laïcs consacrés née au sein de Communion et Libération, *ndt*], malgré Jésus, malgré tout. Je ne me suis jamais drogué, mais je comprends le besoin d'oublier toute cette douleur, parce qu'elle est parfois trop déchirante. Et si l'on est assez intelligent pour ne pas utiliser de vraies drogues qui causent des gros dégâts, on peut toujours se droguer à travers les amis, à travers les choses à faire...

Sur cette question, à un moment donné, il y a eu un saut de qualité dans mon expérience. Un jour, j'ai essayé de ne pas résister à la douleur, à la solitude, au mal, à cette blessure. Je ne me suis pas opposé au sentiment de vide et à l'abîme que tout cela provoquait en moi. Je me suis dit : je veux voir où m'amène cette douleur, je ne veux pas lui appliquer des réponses, je veux sentir où elle va aboutir, parce que je ne peux pas vivre comme le docteur Jekyll et Monsieur Hyde, beau en public mais avec un abîme dans sa vie privée. J'ai commencé à percevoir qu'au fond de cette obscurité, comme le dit *Il mio volto*,⁶³ une très belle chanson d'Adriana Mascagni, il y a quelque chose, un autre qui est en moi et qui fait en sorte que je ne me sente pas seul, parce que l'homme est fait pour le bonheur et si tu arrives au fond de l'obscurité, la voix renaît (pour citer un autre de ses chants, *Povera voce* [Pauvre voix, *ndt*]). Au fond de l'obscurité, tout ce qui encombrait a disparu et la lumière est renée. J'ai eu envie de me mettre à genoux. Dès lors, du fond de l'obscurité est souvent rené en moi un cri. Au fond de l'obscurité, comme nous sommes faits pour le bonheur, nous ne pouvons pas supporter l'obscurité, mais nous ne devons pas être bourgeois dans l'obscurité, nous ne devons pas nous arrêter à mi-chemin dans l'obscurité, parce que la drogue, c'est s'arrêter à mi-chemin dans l'obscurité. Il est nécessaire ne pas nier que l'obscurité existe. Ainsi, la seule chose qu'on peut faire est se jeter à genoux. Comme la fois où est morte à l'improviste la femme de Giancarlo, un très cher ami à moi. Je ne savais pas quoi faire, si bien que je me suis fait conduire à Caravaggio au cœur de la nuit et, comme c'était fermé, bien évidemment, j'ai tourné pendant une heure autour du sanctuaire. À ce moment-là, ma vie n'était que demande. C'est quand on est au fond de l'obscurité que renaît en nous la pauvre voix, que renaît une lumière, que renaît la demande d'un sens, plus vrai qu'à n'importe quel autre moment. À ce moment-là, il n'y a que le désir du vrai moi, « l'amour qui n'est pas là ». « Reste encore ici. »⁶⁴ Ce chant renaît en nous précisément parce que l'obscurité nous a enlevé ce qui nous rassurait tous les jours mais n'a pas pu effacer ce courant de vie que nous portons en nous. La vie renaît si nous acceptons d'être seuls, jusqu'au bout, avec cette interrogation qui est celle de tous les hommes, celles de ceux qui n'ont pas rencontré le Christ mais aussi de ceux qui l'ont rencontré, celle des drogués, celle des misérables, celle de ceux qui n'ont pas d'espoir, la même que la nôtre.

Je suis chrétien mais je ne suis pas arrivé au bout, je vis avec cette obscurité, mais le fait de redécouvrir cette demande me fait repartir. Il arrive alors ce que Pirandello a raconté de manière merveilleuse dans une

62 F.M. Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, Booklassic [E-book], livre V, ch. 4.

63 A. Mascagni, « Il mio volto » [Mon visage], in *Canti*, op. cit., p. 196.

64 C. Chieffo, « Ballata dell'uomo vecchio » [Ballade du vieillard], in *Canti*, op. cit., p. 218.

de ses nouvelles, *Ciàula découvre la lune*, qui parle d'un jeune qui travaille dans une mine de soufre, un pauvre homme qui n'a rien et qui travaille toute la journée comme une bête en faisant des allers-retours dans les galeries de cette mine en poussant des wagonnets pleins de soufre. Permettez-moi de vous en lire quelques lignes. La nuit, pendant que Ciàula pousse son wagonnet de soufre au fond de l'obscurité, il s'aperçoit de quelque chose. « Il ne s'en aperçut qu'en arrivant aux dernières marches. Au début, bien que cela lui paraisse étrange, il pensa que c'étaient les dernières lueurs du jour, mais la clarté augmentait, elle augmentait sans cesse, comme si le soleil, qu'il avait pourtant vu se coucher, s'était levé de nouveau. Était-ce possible ? Dès qu'il sortit à l'extérieur, il resta bouche bée. Sa charge lui tomba des épaules. Il souleva un peu ses bras : il ouvrit ses mains noires dans cette clarté d'argent. Grande, tranquille, comme dans un frais et lumineux océan de silence, il avait la Lune devant lui. Oui, il savait, il savait ce que c'était mais, comme beaucoup de choses que l'on connaît, auxquelles on n'a jamais donné de poids. Que pouvait-il lui importer, à Ciàula, que la Lune soit dans le ciel ? Maintenant, maintenant seulement où il était sorti ainsi, la nuit, du ventre de la terre, il la découvrait. Extatique, il tomba assis sur sa charge devant la bouche de la galerie. La voilà, la voilà, la voilà, la Lune... Il y avait la Lune ! La Lune ! Et Ciàula se mit à pleurer, sans s'en rendre compte, sans le vouloir, éprouvant un grand soulagement et une grande douceur du fait qu'il l'avait découverte, là, au moment où elle montait vers le ciel, avec son grand voile de lumière, ignorante des monts, des plaines et des vallées qu'elle éclairait, l'ignorant lui aussi, qui pourtant grâce à elle n'avait plus peur, ni ne ressentait plus la fatigue, dans cette nuit maintenant pleine de son émerveillement. »⁶⁵

Quand on a une blessure et qu'on la regarde jusqu'au bout, on s'aperçoit à nouveau de la beauté, on s'aperçoit à nouveau de la lune, comme Ciàula. Qu'est-ce qui a été la lune dans ma vie ? À un moment donné de mon chemin, comme celui de Dante en Enfer, je me suis rendu compte par exemple que Carrón était joyeux et que la présence de Jésus dans sa vie était un fait concret. Lorsque l'enfant d'un de nos amis est mort dans un accident de la route, il lui a dit : « Il a été emporté par le Christ. Le Christ l'a voulu prendre avec lui en accomplissant sa destinée. » C'est ainsi que j'ai recommencé à suivre cette aventure de foi avec une plus grande profondeur, à lorgner l'étrangeté de ceux qui voyaient cette beauté malgré la conscience du mal et de la limite. à voir que le christianisme était plus profond que ce que je pensais, parce qu'il y avait des personnes qui pouvaient traverser toute circonstance quelle qu'elle soit et continuer à voir la lune.

J'ai alors commencé à voir que la vie de l'Église a toujours été comme cela : à toutes les époques, face aux situations les plus tragiques, il y a toujours eu des saints. Comme ceux du II^e et du III^e siècles qui, devant les pestilences, alors que le médecin païen Galien s'est échappé, sont restés pour soigner les malades et sont souvent morts avec eux. Saint Cyprien disait : « Chrétiens, avez-vous peur ? Ne pouvez-vous pas donner la vie ? » Cela fut une source de grande conversion. Pensez aussi à saint Pierre Claver qui a passé sa vie dans les navires avec les esclaves qui portaient enchaînés de l'Afrique, pour les reconforter ; à saint Vincent de Paul qui a inventé les formes modernes de la charité avec les pauvres les plus pauvres ; à saint Camille de Lellis, qui avait tout raté, un ancien soldat, un joueur ruiné, refusé par les ordres religieux où il avait demandé à être admis : se trouvant à l'Hôpital des Incurables à Rome avec une jambe gangrenée, il

65 Cf. L. Pirandello, *Novelle per un anno*, I Meridiani vol. II, Arnoldo Mondadori, Milan 1985.

commence à s'occuper des malades et invente l'hôpital moderne. Songez à saint Jean de Dieu, qui commence à s'occuper des fous abandonnés de tout, et à sainte Françoise-Xavière Cabrini, qui se consacre aux immigrés en Amérique, qui étaient comme les *boat people* que nous avons en Méditerranée aujourd'hui ; pensez à saint Jean Bosco qui s'occupe des jeunes abandonnés vivant dans la rue, au père Carlo Gnocchi qui a accompagné les troupes alpines italiennes dans la campagne en Russie, à Mère Térésa, à saint Louis Orione qui, lors du tremblement de terre de Messine qui tua cent vingt mille personnes, est resté trois ans là-bas pour aider la population qui n'avait plus rien. Face au mal, on voit cette vie qui renaît.

Mais j'ai vu cela surtout en ceux qui, étant malades ou traversant une difficulté de la vie, font preuve d'espérance. Je cite un exemple : ma mère. Ma mère est morte en 2005, après huit ans de maladie. Elle aussi avait rencontré le mouvement. Quand elle est tombée malade, elle m'a dit de demander à don Giussani pour qui elle pourrait offrir sa maladie. Giussani répond au vol : « Dis-lui de tout offrir pour les *Memores Domini*. » C'est ce qu'elle a fait. Quatre jours avant de mourir, elle a voulu fêter ses cinquante ans de mariage dans cette même église où elle s'était mariée, dans la même église où, quatre jours plus tard, nous allions célébrer ses funérailles. Elle a résisté parce qu'elle voulait célébrer et remercier le Seigneur pour la vie qu'il lui avait donnée. Le prêtre m'a dit qu'elle lui avait raconté que, lorsqu'elle s'était mariée, elle était très émue parce qu'elle pressentait que ce jour-là, une grande et riche expérience de vie commencerait. Pendant sa fête pour son cinquantième anniversaire de mariage, elle ne tenait presque pas debout, mais elle a voulu remercier le Seigneur parce que ce qu'elle avait pressenti le jour de son mariage s'était vraiment réalisé, même si c'était avec toutes les difficultés de la vie. Elle a été une femme pleine de vie jusqu'au bout et, le jour où elle est entrée à l'hôpital, en sortant de chez elle, elle a laissé son héritage spirituel à notre famille : « Je vous en prie, soignez les fleurs et le chien. » Nous sommes tous un peu matérialistes, dans ma famille ! Pendant l'homélie, le prêtre a raconté qu'elle lui disait souvent : « Cette tumeur est lourde, mais je l'offre, ce qui la rend positive pour moi. » En ma mère, j'ai vu jusqu'à la fin un hymne à la vie, le miracle qu'apporte le fait d'accepter l'obscurité, le miracle de la vie qui gagne. Comme cet autre ami, malade lui aussi, qui pendant qu'il était hospitalisé travaillait avec son compas et avec le bois, et qui deux jours avant de mourir m'a donné une construction que j'ai encore sur mon bureau. C'est un « toi » fait en bois. Il voulait me dire que seul cela comptait. C'est le miracle de ma vie, le fait que l'obscurité que je ressens s'ouvre toujours sur quelque chose d'autre. Il y a quelque temps, pendant une audience, le Pape est arrêté par un jeune collégien qui lui demande : « J'ai un ami qui a une tumeur. » Puis il a ajouté : « Pourquoi Dieu demande-t-il une chose pareille à un garçon de mon âge ? » « Il y a des questions auxquelles moi non plus je ne sais pas répondre. C'est quelque chose de mystérieux », lui répond le Pape. « Ce qui m'aide est de regarder Dieu en croix. » « Pourquoi est-ce mystérieux ? », insiste le jeune en bloquant par sa question le Pape qui allait s'éloigner. François s'arrête et lui répond en tapant du doigt sur son front : « Avec la tête, tu ne le comprendras jamais. Il faut que tu regardes Jésus en croix. »⁶⁶ « Toi, racine nue arrachée ».⁶⁷ Le cœur de la

66 Cf. G. Vittadini, « Il venerdì santo, la vittoria degli sconfitti » [Vendredi saint, la victoire des vaincus], *ilsussidiario.net*, 14 avril 2017.

67 « Tu, nuda radice divelta » [Toi, racine nue arrachée], hymne des Vêpres du vendredi, in *Il libro delle ore* [Le livre des heures], Jaca Book, Milan 2006, p. 178-179.

vie qui peut nous donner l'espérance et toute la fécondité, nous le donnons-nous nous-mêmes ? Non. Le cœur nous dit qu'au fond de l'obscurité il y a la lumière. Comme le larron de gauche qui, après une vie probablement terrible, à la fin, sur la croix, trouve une présence avec laquelle dialoguer. Je vous souhaite que votre vie aussi puisse consister en un dialogue continu avec le Christ.

Pigi Banna. Nous aurions pu rester ici et « raisonner avec la tête », comme le dirait le Pape, en nous compliquant la vie et en réduisant à un raisonnement ce qui a rempli notre cœur ces jours-ci, alors que le fait de confronter notre cœur avec la vie d'un ami, comme nous l'avons fait en écoutant ce témoignage, nous a montré qu'il n'y a pas d'obscurité qui, traversée jusqu'au bout – c'est-à-dire sans s'arrêter à la drogue qui cherche à nous enlever le goût amer –, ne laisse pas voir une lumière depuis le fond, une lumière que, comme le disait Albertino, beaucoup d'entre vous témoignent même juste par leur attention. Depuis le fond, on entrevoit une lumière capable de combler le cœur, d'embrasser « toute la pomme avec sa peau », et de ne rien censurer de ce qu'on est. C'est l'expérience de la résurrection.

Les Évangiles ne font de cadeaux à personne : les disciples étaient tristes et déçus, et ils vont jusqu'au bout de la déception de l'avoir vu mourir. « Des femmes disent qu'il est ressuscité. Mais nous ne croyons pas aux femmes. » Et pourtant, ils rencontrent quelqu'un qui, en allant jusqu'au fond de leur déception, est capable – c'est ce qu'ils disent eux-mêmes – de faire brûler leur cœur, de les embrasser avec toute leur peau, au point qu'ils lui disent : « Reste ici. Ne t'en va pas. » Il y a des rencontres qui arrivent dans la vie, où un visage connu s'approche de nous, nous pouvons décrire son aspect, nous pouvons énumérer tous ses défauts aussi, mais à un moment donné, nous nous apercevons qu'un autre visage pointe derrière cette présence. Il y a un signe à travers lequel nous nous en apercevons : le cœur brûle, comme cela est arrivé à ces disciples de Jésus. Voici le grand signe de la vérité, de la réalité, de la contemporanéité, de la résurrection du Christ : le cœur brûle, une correspondance inouïe.

Cela ne signifie pas que nous avons tout compris, heureusement, parce que nous ne cesserons jamais de comprendre et de nous émerveiller. Nous n'avons pas résolu tous les problèmes de notre vie : l'ennui reste, mais nous ne voulons plus nous détacher de quelqu'un qui a réveillé notre cœur. Voilà la résurrection : nous avons trouvé quelqu'un comme cela.

C'est pourquoi nous nous levons et nous chantons *Cristo resusciti* [Que le Christ ressuscite], pas comme vous l'avez fait avant, où le résultat pouvait recevoir une note moyenne ou même très moyenne : dans le mot « Christ » et dans le mot « ressuscite », vous devez faire émerger tout votre cri à quelqu'un qui vous a pris avec toute votre peau, au milieu de l'obscurité. Ce n'est pas le « Christ ressuscite » d'une chorale de voix blanches, c'est le « Christ » du malfaiteur sur la croix qui entre au Paradis avec Jésus. Nous nous levons.

Cristo resusciti

Je voulais vous remercier pour la manière dont vous avez participé à ces journées et vous adresser mes vœux pour Pâques en vous parlant de la ville dans laquelle je vis, Rome, même si ce n'est pas ma ville d'origine. La hauteur la plus élevée de Rome est le Monte Mario (on l'appelle « mont », mais il ne mesure que 135 mètres) ; de là, on voit toute la ville de Rome. C'est un spectacle incroyable. Alors, qu'est-ce que

Pâques ? C'est comme si votre père vous amenait un jour sur le Monte Mario (vous êtes de Rome, bien évidemment, dans cet exemple), un samedi après-midi, à l'improviste (vous ne vous y attendriez jamais), et que vous disiez : « Regarde, là-bas c'est chez nous, aujourd'hui on le voit très bien ». Et il vous presse de questions : « Vois-tu les autres immeubles tout autour ? Tout le bloc ? Dix immeubles ? » « Oui, oui, bien sûr, puisque je vois chez nous. » À ce point, votre père vous dit : « Aujourd'hui, comme tu as déjà seize ans, je peux te le dire. Nous sommes les propriétaires de tout le bloc. » « Ah ! » Il poursuit : « Un jour, tout cela t'appartiendra ! » Et vous pensez : « Je suis casé à vie ! » Ainsi, vous rentrez chez vous et, en marchant en silence autour du bloc, vous pensez : « C'est chez moi. » Vous voyez un bout de papier par terre, vous dites : « Quelle incivilité ! » et vous le ramassez. Vous êtes sur le point de jeter par terre votre cigarette et vous dites : « Non, attends, il y a une poubelle là-bas. » Puis, vous remarquez une fenêtre cassée, vous le dites à votre père et vous vous proposez pour la réparer. À ceux qui font l'expérience de la résurrection, il est promis de vivre toute la réalité de cette manière.

Je suis content que ces journées du Triduum pascal se terminent parce qu'elles sont pour nous comme le Monte Mario. Après avoir vu Vitta [surnom de Giorgio Vittadini, *ndt*], après avoir écouté tant de vos témoignages, c'est comme si l'on vous disait : « Sachez que tout est à vous ! » Tout vous appartient. Tout est au Christ et le Christ est à Dieu.⁶⁸ Vous avez envie de revenir vers votre camarade de classe que vous ne supportez pas, de revenir vers votre prof qui est très sympathique parce qu'elle enseigne les mathématiques. Vous entendez une nouvelle et vous dites : « Cela m'appartient. » « Ah, il ne me supporte pas, c'est compliqué d'être en classe avec lui » : cela aussi m'appartient. Ce n'est qu'une question de temps de découvrir comment le Christ trouvera le chemin pour conquérir son cœur. Mais nous n'avons qu'une chose à faire : aller, aller à sa rencontre et demander au Christ de nous montrer comment il gagne dans cette situation-là.

Comme le dit le Pape, c'est l'émotion de ceux qui vont à la rencontre de toute la réalité, non pas en portant Jésus mais en le cherchant, et qui découvrent qu'il vient à leur rencontre à partir des endroits les plus inattendus. C'est la force de la résurrection. Pour voir comment il possède toute chose, dans un monde qui a vraiment beaucoup de problèmes, commençons à regarder même la feuille jaune (comme le dit don Giussani),⁶⁹ reconnaissons limaille de vérité qui est dans les poches de chacun, arrivons même à inviter le prof de maths à CL-Lycée, non pas pour faire nombre, mais parce que je veux découvrir cette vérité qu'il y a dans sa vie.

Cette salle est notre Monte Mario, d'où le Christ nous dit : « Vois-tu ce que je t'ai montré ces jours-ci ? C'est toute la vie. C'est toute la réalité. Va et frappe aux portes même des plus indifférents », comme l'ont fait nos amis de Rimini qui, déjà à leur âge, sont partis chez les sinistrés du tremblement de terre, non pas parce qu'ils étaient exceptionnels mais pour découvrir de quelle manière le Christ était présent là-bas. C'est ce qu'a fait notre ami qui voyait son école pleine de toxicomanes et qui était représentant des élèves : il a invité les gens de la coopérative « L'imprévu » [communauté thérapeutique de Pesaro pour jeunes et adultes

68 Cf. *1Cor* 3, 22.

69 Cf. « *Non abbiamo mai visto nulla di simile !* », cit., p. 73.

déviantes ou toxicomanes, *ndt*], tous ont été attentifs et le lendemain, miraculeusement (c'était un vrai miracle !), dans le bunker où l'on fume des joints personne ne fumait de joint. Et lui, comme il devait choisir entre la participation au Triduum pascal et le voyage scolaire avec sa classe, se rend chez le proviseur adjoint et lui dit : « Désolé, je dois aller au Triduum pascal, parce que si je suis comme cela, c'est en raison du Triduum. » Et son proviseur adjoint de lui répondre : « Mais pour le bien que tu es pour cette école tu dois venir en voyage scolaire. C'est nous qui payons le voyage pour toi. » Comment a-t-il répondu ? Plein de gratitude, il est parti en voyage scolaire grâce à une collecte de ses enseignants et a invité son proviseur adjoint au Triduum pascal. Nous n'avons plus rien à craindre. Toute la réalité, y compris notre misère, nous appartient parce qu'il y a Quelqu'un qui gagne.

Rentrons chez nous le cœur brûlant et avec beaucoup d'envie d'aller, parce que même dans les tombeaux le mieux scellés, il y a le Christ qui frappe pour pouvoir sortir. Avec le cœur ardent et l'envie d'aller, nous nous disons au revoir en chantant le *Regina Coeli*, qui est la prière de l'Église pendant tout le temps de la résurrection.

Regina Coeli